U d'/ of Ottawa
39003001394435

12-8-01

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/leskithardestr00vivi

Les Kitharèdes

DU MÊME AUTEUR

Études et Préludes. Poésies. 1 vol. . . . . 3 f
Cendres et Poussières. Poésies. 1 vol. . . . . 3 f
Brumes de Fjords. Poèmes en prose. 1 vol. . . . . 3 f
Évocations. Poésies. 1 vol. . . . . 3 f
Sapho. Texte grec et traduction. 1 vol. . . . . 3 f
Du Vert au Violet. Poèmes en prose. 1 vol. . . . 3 f
La Vénus des Aveugles. Poésies. 1 vol. . . . . 3 f
Une Femme m'apparut. Roman. 1 vol. . . . . 3 f
La Dame a la Louve. Nouvelles. 1 vol. . . . . 3 f

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

RENÉE VIVIEN

Les Kitharèdes

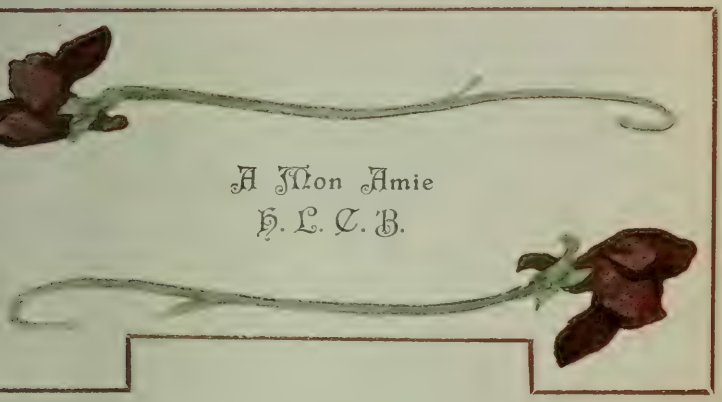
Traduction nouvelle avec le texte grec

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIV

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PA
3621
.V58
1904


A Mon Amie
H. L. C. B.

Les Kitharèdes

Εἰς τὰς τῆς Ἑλλάδος ἐννέα παιήτριας.

Τάσδε θεογλώσσους Ἑλικὼν ἔθρεψε γυναῖκας
ὕμνοις, καὶ Μακεδὼν Πιερίας σκόπελος,
Πρήξιλλαν, Μοιρώ, Ἀνύτης στόμα, θῆλυν Ὅμηρον,
Λεσβιάδων Σαπφὼ κόσμον εὐπλοκάμων,
Ἤρινναν, Τελέσιλλαν ἀγακλέα, καὶ σέ, Κόριννα,
θεῦρον Ἀθηναίης ἀσπίδα μελψαμένην,
Νοσσίδα θηλύγλωσσον, ἰδὲ γλυκυαχέα Μύρτιν,
πάσας ἀενάων ἐργάτιδας σελίδων.
ἐννέα μὲν Μούσας μέγας Οὐρανός· ἐννέα δ'αὐτὰς
Γαῖα τέκεν, θνατοῖς ἄφθιτον εὐφροσύναν.

Sur les neuf Poétesses de l'Hellas

L'Hélicon et le pic macédonien de Piéria nourrirent de chants ces femmes à la voix divine : Praxilla, Moïro, la bouche d'Anyta, Sappho, l'Homère féminin, parure des Lesbiennes aux belles chevelures, Érinna, Télésilla très glorieuse, et toi, Korinna, qui chantas le bouclier impétueux d'Athéné, Nossis à la voix de femme, et Myrtis aux doux sons, toutes ouvrières d'immortelles pages. Le grand Ciel a neuf Muses, mais la Terre enfanta ces neuf-là, joie inextinguible pour les mortels.

Antipater.

Μελεάγρου Στέφανος.

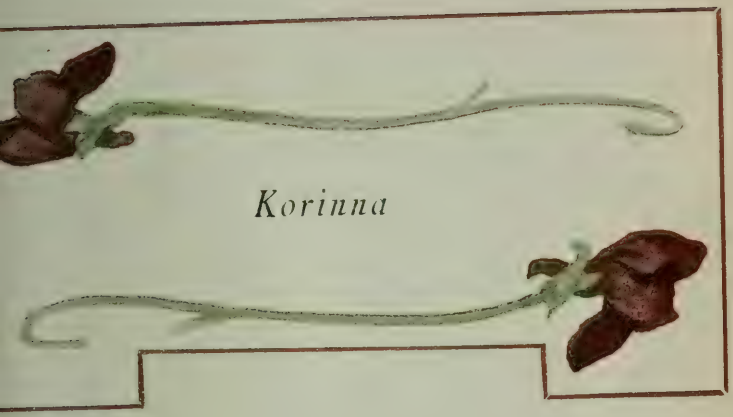
Μεῦσα φίλα, τίνι τάνδε φέρεις πάγκαρπον ἀοιδάν;
ἢ τίς ὁ καὶ τεύξας ὑμνεθέταν στέφανον;
ἄνυσε μὲν Μελέαγρος · ἀριζάλῳ δὲ Διοκλεῖ
μναμόσυνον ταύταν ἐξεπόνησε χάριν.
Πολλὰ μὲν ἐμπλέξας Ἀνύτης κρίνα, πολλὰ δὲ Μοιρεῦς
λείρια, καὶ Σαπφοῦς βαιὰ μέν, ἀλλὰ ῥόδα·
νάρκισσόν τε χορῶν Μελανιππίδου ἔγκυον ὕμνων,
καὶ νέον οἰνάνθης κλῆμα Σιμωνίδεω·
σὺν δ' ἀναμίξ πλέξας μυρόπνουν εὐάνθεμον ἶριν
Νεσσίδος, ἧς δέλτοις κηρὸν ἔτηξεν Ἔρως·
τῇδ' ἅμα καὶ σάμψυχον ἀφ' ἡδύπνοιο Ῥιανοῦ
καὶ γλυκὺν Ἠρίννης παρθενόχρωτα κρόκον
Ἀλκαίου τε λάληθρον ἐν ὑμνοπόλοις ὑάκινθον ..

La Couronne de Méléagre

Chère Muse, à qui portes-tu ce chant chargé de fruits? ou quel est celui qui a façonné cette couronne d'hymnes? Méléagre

l'a faite, et il a produit cette grâce comme monument à l'illustre Dioklès. Il a entrelacé beaucoup de lys (sauvages) d'Anyta et beaucoup de lys de Moïro, et de Sappho peu de fleurs, mais ce sont des roses. Il a ceint le narcisse des hymnes et des chœurs de Mélanippide et le sarment nouveau de la fleur de vigne de Simonide, et il y a mêlé, l'ayant entrelacé, l'iris qui exhale un doux parfum, l'iris aux belles fleurs de Nossis, dont Érós enduisit de cire les tablettes : et il y a ajouté la marjolaine de Rhianos, à l'aimable souffle, et le doux crocus virginal d'Érinna, et l'hyacinthe d'Alcée, éloquent parmi les faiseurs d'hymnes...

Méléagre.


Korinna

KORINNA

KORINNA! Ce nom a la sonorité glorieuse d'un cri de triomphe. C'est un nom prédestiné aux victoires. Il a quelque chose de vaillant et de magnanime, il évoque tout entière la Poétesse de Tanagra...

Son front porte sans faiblesse le noble poids des lauriers. Ses yeux noirs ont le regard inextinguible de ceux qui osèrent contempler les Dieux face à face. Ses membres sont vigoureux et souples comme les membres des éphèbes frottés d'huile odorante. Sa chair est ambrée de soleil. Héra, l'Orgueil Suprême, a dessiné la courbe de ses hautains sourcils. Pallas Athéné a sculpté fièrement le

pli grave de ses lèvres. Les attitudes de Korinna ont la solennité des gestes de pierre. Elle est aussi belle qu'une statue.

Elle ne vint point effeuiller devant l'Aphrodita des guirlandes de roses lascives. Les langueurs du lâche amour n'amollirent point son âme invulnérable. Elle célèbre le retour par mer du Héros :

Il a vaincu, le vigoureux Orion, et a donné son nom à toute la contrée depuis l'aurore.

Elle évoque la splendeur terrible de l'Arès, le Dieu des rouges clameurs :

Et lui, s'étant montré, à la vérité détruisit la ville.

Parfois, un souffle de frais attendrissement traverse l'orage de ses strophes.

Elle vante la beauté de Thespia * :

Thespia, de belle race, hospitalière, aimée des Muses...

Nymphe aux yeux verts comme les roseaux, Thespia était fille d'Asopos, Dieu de ce fleuve. Elle donna son nom musical à la ville de Thespia, en Béotie. Elle fut une de ces Ombres à demi fabuleuses qui, divinisées par les Aèdes et par le folk-lore, appartiennent plus étroitement à la Poésie qu'à l'Histoire. Elle vivra dans le vers marmoréen de Korinna qui fixe son incertaine image. La Béo-

* Nom propre de femme qui signifie *inspirée par les Dieux.*

tienne se complaisait à célébrer dans ses *parthénia** les Nymphes et les Héroïnes de son pays chantant.

Celle qui l'emporta cinq ou six fois sur Pindare nous apparaît ainsi qu'une Victoire prête à prendre l'essor. Elle frémit de l'orgueil sacré des Aèdes, quand elle dit avec ampleur :

... *Et ma ville s'est grandement réjouie de mes chants au babil harmonieux.*

L'impérieuse Poétesse de Tanagra, si elle négligea de tresser les hyacinthes de l'amour, cueillit pieusement les violettes de l'amitié. Conseillère affectueuse de Myrtis et de Pindare, elle les blâma et les encouragea tour à tour... Et tous deux la chérirent pour l'éloquence de ses paroles et la sagesse de ses pensées. Elle apprit à son illustre disciple les « lois des mythes ».

Korinna possédait le sens hellénique des belles épithètes. Cet art persiste chez le plus délicat des poètes modernes : Keats. Le chanteur de l'impérissable *Ode to a Grecian Urn* disait que la poésie n'était que la sélection savante d'adjectifs judicieux. L'Anglais de génie a peut-être exagéré la pensée grecque de Korinna. Elle aimait la ligne sévère de la Statue et du Poème. Pindare lui ayant un jour demandé son jugement sur des vers, elle lui

* Strophes chantées par des vierges.

reprocha d'avoir négligé les épithètes qui colorent la strophe. Disciple trop zélé, Pindare alourdit ses vers d'une prolixité d'adjectifs empanachés. La Musicienne le lui reprocha en une phrase célèbre : *Je t'ai dit de semer avec la main, et toi, tu as ouvert le sac et tu l'as répandu dans le sillon.*

Jamais de sages paroles ne furent prononcées avec autant de grâce. On devine, en les entendant, le demi-sourire qui les souligna. Korinna était digne de fonder, comme Psappha de Mytilène, une École de Poésie, et de dispenser les roses de Piéria aux Aèdes futurs.

La splendeur mortelle de Korinna fut perpétuée par l'Art. Pausanias vit, dans un temple de Tanagra, une image peinte de la Kitharède. Elle ceignait d'un bandeau triomphal sa chevelure olympienne. Pausanias, périégète inexact et critique médiocre, attribue à la seule beauté de Korinna ses victoires dans l'arène harmonieuse.

Plusieurs villes de l'Hellas furent honorées d'une statue d'elle. Les cinq livres de ses poèmes se composent de chœurs lyriques, de parthénia en l'honneur d'Artémis ou de Pallas Athéné, d'épigrammes * et de récits épiques, parmi lesquels *Iolaos* et *Les Sept contre Thèbes*.

* Courtes pièces propres à être inscrites sur un piédestal de statue, un sarcophage, un vase, etc.

Korinna ne fut point de ces Aèdes qui, franchissant les limites de leur contrée, appartiennent plutôt à l'univers qu'à une patrie. Elle aima fervemment la Béotie aux blés opulents, et ses hymnes furent composés afin d'être chantés par les femmes de son pays heureux, devant la foule de ses concitoyens. La *couleur locale*, si j'ose employer ce terme suranné, qui a survécu au romantisme, imprégnait ses odes béotiennes.

Le long séjour de la Tanagréenne à Thèbes fonda la croyance générale qui pare cette ville de la gloire de sa naissance. Ce fut à Thèbes que la Poétesse moissonna les lauriers de ses luttes mélodieuses. La Cité qui fut le lieu de ses triomphes lui plut par le souvenir. Thèbes honora et aima son illustre hôte féminin.

Fille de Procratia et d'Achélodoros, Korinna resplendit vers le ve siècle avant notre ère. Des commentateurs trop aventureux ont inventé l'existence d'une seconde Korinna, comme d'autres ont cru à une seconde Psappha et à une seconde Éranna de Télos.

On la surnomma Muia, *la mouche*, sans doute à cause de la petitesse ailée de son corps et de la malice de ses sourires légers. La Statue s'animait parfois et revêtait la grâce d'une enfant. Mais à l'instant solennel de l'hymne, la femme redevenait l'Immortelle.

Je me plais à l'évoquer, debout et frémissante, en ces jeux olympiques où elle vainquit Pindare...

Le Poète a puissamment chanté. Sa lyre a vibré du souffle impétueux des combats. Sa voix a retenti, comme un harmonieux tonnerre, jusqu'au plus lointain de l'arène. Et le peuple attentif l'a fervemment acclamé.

A son tour, Korinna se lève... Un silence auguste enchaîne la foule. Tous *écoutent,* comme seuls les Hellènes, perspicaces amoureux de musique et de poésie, savaient écouter... Le soleil teinte de reflets roses les blonds cheveux des vierges. Et les hommes oublient, devant l'art de la Musicienne, la beauté de la femme...

Korinna s'est levée, le front aussi ferme que le front d'un jeune héros aimé des Bienheureux. Elle chante... Elle loue les Dieux bienfaisants et terribles. La volonté des Piérides est en elle. Les vers s'entre-choquent, pareils aux boucliers splendides des Amazones. La multitude qui l'entoure est saisie d'extase...

La Tanagréenne s'est tue... D'un geste de Ménade ivre, elle écarte ses tresses où l'on croit voir bleuir des grappes. Ses paupières s'alourdissent et voilent la stupeur de son regard... La Tanagréenne s'est tue...

La voix unique et multiple de la foule la proclame victorieuse. Des parthènes aux blancs péplos s'approchent en pleurant d'amour et couronnent de noirs lauriers ses tempes glorieuses.

Ses yeux reflètent superbement la cruauté du triomphe. Pareille à une Niké, elle domine le peuple, et ses lèvres

ont le pli hautain qui marque les lèvres des conquérants... Une voix de femme, s'élevant au plus profond de la foule, l'a nommée : Immortelle!

... Korinna s'est tue... Les siècles ont passé sur son œuvre et l'ont détruit. Ceux qui se souviennent d'elle et qui l'aiment pieusement retrouveront, dans les merveilleuses statuettes des femmes de son pays, cette grâce disparue de Tanagréenne. A travers les larges plis d'étoffe aussi beaux que les vagues, ils reverront les mouvements libres du corps. Ils ressusciteront les gestes et les attitudes, modulations de musique et frissons de poèmes... Et, devant ce néant, ils évoqueront la puissance d'ivresse et de vie que dégageait autrefois tout l'être inspiré de la Kitharède... Ils répéteront, comme une plainte et comme un reproche, ce vers :

Est-ce que tu dors sans interruption? en vérité tu n'étais point avant, Korinna,...

I

καλὰ γεροῖ' ἀεισομένα
Ταναγρίδεσσι λευκοπέπλοις·
μέγα δ' ἐμὰ γέγαθε πόλις
λιγυροκωτίλαις ἐνόπαις.

... devant chanter de belles récompenses pour les femmes de Tanagra aux blancs péplos : et ma ville s'est grandement réjouie de mes chants au babil harmonieux.

II

ΒΟΙΩΤΟΣ.

τὺ δέ, μάκαρ Κρονίδα, τὺ Ποτειδάωνος, ἄναξ Βοιωτέ

Béotien

Et toi, bienheureux Kronide, toi (fils) de Poséidón, prince béotien...*

III

ΚΑΤΑΠΛΟΥΣ.

νίκασ' ὁ μεγαλεσθένης
Ὠαρίων, χώραν τ' ἀφ' ἑῴας
πᾶσαν ὠνύμηνεν.

Retour par Mer

Il a vaincu, le vigoureux Orion, et a donné son nom à toute la contrée depuis l'aurore.

* Descendant de Kronos.

III A

οὐ γὰρ τὶν ὁ φθονερὸς δαίμων

Car la divinité jalouse ne te...

IV

ἰώνει (δ') ἡρώων ἀρετὰς
χἠρωάδων

... chante sur le mode ionien la valeur des héros et des héroïnes.

V

περὶ τεῶς
Ἑρμᾶς ποτ' Ἄρευα πυκτεύει.

Pour tes... Hermès lutte un jour contre Arès.

VI

δώρατος* ὥστ' ἐφ' ἵππῳ

... de la lance en sorte que, à cheval...

VII

κά[ρ]τα μὲν βριψώμενοι

*Grondant** à la vérité fortement de colère...*

* Wolf (qui réunit arbitrairement les fragments VI à XI), accepte l'hypothèse d'après laquelle δώρατος ferait allusion au cheval de Troie.
** Au pluriel.

VIII

πόλιν δ' ἔπραθ' ὁ μὲν προφανείς.

Et lui, s'étant montré, à la vérité détruisit la ville.

IX

γλυκὺ δέ τις ἀείδων

Et quelqu'un chantant de façon douce...

X

πελέκεσσι δονεῖται.

... est battu par des haches.

XI

παῖδα Fὸν θέλωσα φίλαις
ἀγκάλαις ἑλέσθαι

voulant prendre son enfant dans ses bras...

XII

μέμφομαι δὲ
καὶ λιγυρὰν Μυρτίδ' ἰώνγα,
ὅτι βανὰ φῦσ' ἔοα
Πινδάροιο ποτ' ἔριν.

... et je blâme aussi la mélodieuse Myrtis de ce que, étant femme, elle entra en rivalité avec Pindare.

XIII

ἦ διανεκῶς εὕδεις; οὐ μὰν πάρος ἦσθα, Κόριννα,...

Est-ce que tu dors sans interruption? en vérité tu n'étais point avant, Korinna,...

XIV

Θέσπια καλλιγένεθλε, φιλόξενε, μωσοφίλητε

Thespia, de belle race, hospitalière, aimée des Muses...

Pour tes... Hermès lutte un jour contre Arès.

Grondant à la vérité fortement de colère...

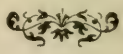
Et lui, s'étant montré, à la vérité détruisit la ville.

...est battu par des haches.

Grondant en vérité d'une forte colère,
L'Arès un jour lutta contre l'Hermès ailé,
Pour ton rire, Aphrodite immortellement claire
Qui disposais ton corps sur le lit étoilé.

Les héros combattaient auprès des héroïnes,
Une pourpre de meurtre embrasait le Levant :
Mais toi, tu fis chanter les écailles divines,
Indifférente au choc des haches, et rêvant.

Les glorieux vaincus ensanglantaient l'argile :
La lance de l'Arès brûla, comme un éclair.
S'étant montré, terrible, il détruisit la ville.
Et toi, tu souriais de voir briller la mer.



Et quelqu'un chantant de façon douce...

La terre est comme un vase étrusque,
Fond rouge et dessin noir :
Dans la plaine où l'ombre s'embusque,
Déméter vient s'asseoir;
La flèche du couchant s'émousse
Sur les lichens et sur la mousse.
Quelqu'un, chantant de façon douce,
A traversé le soir.

La nuit hésite sur le porche
D'onyx et de lapis,
Et la résine de sa torche
A des parfums d'iris.
Du crépuscule vert émerge
Quelqu'un chantant comme une vierge,
Et le mélilot de la berge
Connaît ton pas, Myrtis.

Tes doigts caressent la kithare,
Cherchant le rythme exact :
Sous la langueur du toucher rare
Surgit l'hymne compact.

Tu te plais au beau simulacre
De la victoire et du massacre,
Et, plus rayonnant que la nacre,
Brille ton corps intact...

La terre est comme un vase étrusque,
Fond rouge et dessin noir:
Dans la plaine où l'ombre s'embusque,
Déméter vient s'asseoir;
La flèche du couchant s'émousse
Sur les lichens et sur la mousse.
Quelqu'un, chantant de façon douce,
A traversé le soir.

Est-ce que tu dors sans interruption? en vérité, tu n'étais point avant, Korinna,...

Dors-tu docilement dans le lit des années,
Musicienne dont la harpe résonna
Jusqu'au Temple vengeur des noires Destinées?
N'étais-tu pas, avant, l'ardente Korinna?

Se peut-il que l'Hadès aveugle te possède,
Toi dont les yeux riaient du rire des bluets
Et des blés mûrs?... O toi qui fus la Kitharède,
Dors-tu parmi les Morts et leurs paktis muets?

Les champs, tumultueux comme de roux Priapes,
Te virent, dépouillant la grave anxiété,
Dénouer tes cheveux aussi lourds que des grappes,
Et célébrer la vigne où s'empourpre l'été.

Un souffle olympien soulevait ta poitrine;
La magnanimité de ton vers étonna
La Parthène rigide et chryséléphantine...
En vérité dors-tu, toi qui fus Korinna?

... devant chanter de belles récompenses pour les femmes de Tanagra aux blancs péplos : et ma ville s'est grandement réjouie de mes chants au babil harmonieux.

Des roses ont neigé sur la plaine éblouie.
Dans l'air résonne encore un triomphe subtil;
Ma ville s'est hier grandement réjouie
De mes chants de femme à l'harmonieux babil.

Les échos de ma lyre animaient les silences,
J'étais déjà pareille aux rigides Paros,
Et mes strophes étaient vos belles récompenses,
Vierges ceintes de fleurs, femmes aux blancs péplos.

J'ai loué la valeur des graves héroïnes
Que l'immortelle main de Pallas consacra.
La foule aimait en moi les Piérides divines,
Et ma gloire épousait ta gloire, ó Tanagra.

Thespia, de belle race, hospitalière, aimée des Muses...

Effeuillons les lauriers noirs comme tes prunelles,
Thespia! moissonnons le myrte et le cerfeuil,
Car, pour glorifier tes paupières très belles,
Les Piérides tressaient leurs roses sur ton seuil.

Les pâtres te louaient, femme de belle race,
Et t'apportaient les fruits dorés de la saison.
Les étoiles brillaient, moins claires que ta face :
Tu fus hospitalière en ta noble maison.

Dans tout le glorieux pays, depuis l'aurore,
Les Aèdes ont célébré tes sourcils bruns.
La phorminx aux mains des Kitharèdes t'honore
Pour ta sagesse et ton sourire et tes parfums.

... et je blâme aussi la mélodieuse Myrtis de ce que, étant femme, elle entra en rivalité avec Pindare.

Oh! les flots empourprés que frappent les rameurs,
Et la Mort qui grimace à travers les murailles!
Pourquoi, Myrtis, jeter les sanglantes clameurs
Des buccins dominant le fracas des batailles?

La gloire est un flambeau que le silence éteint.
O Myrtis, la victoire est une courtisane,
Et celui qui la frappe est celui qui l'étreint.
Le sage a le dégoût de son baiser profane.

Chante le soir, l'ampleur des collines et l'air
Pacifique, le temple où pâlit la pensée,
Et le flot qui frémit, plus troublant que la chair...
Ta voix consolera l'Aphrodite blessée.

Car la voix d'une femme, ô Myrtis, doit savoir
Moduler lentement ses langueurs incertaines,
Elle doit s'allier au silence du soir
Et se mêler au frais murmure des fontaines.

Korinna triomphante

Ivre du vin des chants ainsi qu'une Bacchante,
Elle a loué la terre et les Dieux tour à tour,
La femme aux yeux d'amant, Korinna triomphante.

Sa voix a déchaîné les angoisses d'amour :
Les flammes du soleil ont brûlé dans ses veines.

Elle a chanté les jours aux rayons fabuleux,
L'écume de la mer où flottent les sirènes,
Et le lit de Léda parsemé d'iris bleus,
L'Ouranos aux palais d'opales et de jades
Où le soir vit fleurir les divines Pléiades.
Elle a chanté l'Hadès au fleuve illuminé
D'étoiles, et la paix des demeures funèbres
Où, lune de l'hiver, règne Perséphoné,
La Déesse endormie aux cheveux de ténèbres.
Elle a chanté l'Hadès où languissent les fleurs,
Elle a chanté l'effroi des êtres et des choses
Devant l'Aphrodita qui verse les douleurs
Et mêle le poison au cœur simple des roses,
L'Aphrodita, multiple ainsi que l'arc-en-ciel,

Vers qui monte l'essor des lyres inquiètes...
Elle a chanté Daphné dont les blondeurs de miel
Parfument le silence où rêvent les Poètes,
Fugitive éternelle aux lèvres sans amour!

— Ivre du vin des chants ainsi qu'une Bacchante,
Elle a loué la terre et les dieux tour à tour,
La Femme aux yeux d'amant, Korinna triomphante.

(Évocations.)

MYRTIS

La mélodieuse amie de Korinna emporta au fond de ses ténèbres le secret de ses rythmes ioniens. Myrtis sourit dans les vers chantants de la Poétesse de Tanagra :

... et je blâme aussi la mélodieuse Myrtis de ce que, étant femme, elle entra en rivalité avec Pindare.

Korinna reprend avec douceur Myrtis aux beaux sons d'avoir négligé le charme et la grâce des hymnes d'amour pour les brutales épopées qui louent les Héros aux mains rouges. La voix féminine ne doit point compromettre sa suavité en des clameurs guerrières. Elle doit s'attendrir aux lentes inflexions de l'idylle et de l'élégie. Elle peut

s'exalter jusqu'à l'ode, mais ne doit jamais s'enfler dans l'imitation des rauques clairons masculins.

Myrtis occupa un rang élevé parmi les neuf Kitharèdes que les Anciens honorèrent du titre de Muses Lyriques. Née à Anthédon, elle fut célébrée dans toute l'Hellas pour la beauté de ses chants et de son visage. Des statues de la Piéride furent érigées dans plusieurs provinces.

Quelques auteurs en font la disciple de Korinna; d'autres affirment qu'elle instruisit la Tanagréenne et Pindare, ses glorieux contemporains, dans l'art des mètres savants. Elle disputa au Poète de Cynoscéphales la Palme, récompense des nobles rythmes. Et, comme Korinna, elle fut victorieuse.

Plutarque nous transmet le thème d'un de ses récits épiques.

« Qui est Eunostos, le héros de Tanagra? et pourquoi l'accès de son bois sacré est-il interdit aux femmes? Eunostos était fils d'Elieus, fils de Céphissos, et de Skias, et il reçut, dit-on, son nom d'Eunosta, la Nymphe qui l'avait élevé. Cet Eunostos était honnête* et juste, non moins que sage, et sévère de mœurs. Ochna, une des filles de Kolonos, qui était de sa propre race, s'éprit de

* Καλός représente, en grec, l'ensemble des qualités physiques et morales de l' « honnête homme » du XVIIe siècle.

lui, à ce que l'on rapporte. Et, comme elle le tentait, il se détourna d'elle, et, lui ayant adressé des paroles insultantes, alla vers les frères d'Ochna, afin de l'accuser. Mais la vierge le devança dans ses accusations et excita ses frères, Okémos, Léon et Boukolos, à tuer Eunostos qui, disait-elle, l'avait prise de force. Ceux-ci, donc, lui ayant dressé une embuscade, tuèrent le jeune homme. Elieus les chargea de chaînes. Ochna, repentante et pleine de trouble, voulant soulager son chagrin d'amour, et en même temps prise de compassion pour ses frères, avoua toute la vérité à Elieus, qui, à son tour, la révéla à Kolonos. Et, Kolonos ayant jugé, les frères d'Ochna s'exilèrent. Quant à elle, elle se précipita, comme l'a raconté Myrtis, la poétesse lyrique d'Anthédon. »

Le Temps, le plus aveugle et le plus stupide des Ikônoklastes, a brisé les statues de Myrtis et les tablettes de marbre où furent inscrites ses strophes ioniennes. Il ne reste d'elle que son nom de Kitharède, évocateur comme un parfum, son nom qui est un poème : Myrtis.

Myrtis aux cheveux d'hyacinthe, qui entras en rivalité avec Pindare et qui louas la vertu des héros et des héroïnes, Myrtis qui te dévoilais à travers les odes de Korinna! Quelques rares Poètes cherchent à entrevoir le reflet de ton visage crépusculaire, le passage de ton ombre musicale... Ils pleurent tes harmonies disparues, et se lamentent de ce qu'elles furent aussi périssables

que ta beauté de femme. Et ton nom traîne comme un soupir sur leurs lèvres, Myrtis...

Le soir nuançait l'or d'Hellas
De pourpre égyptienne :
J'offris la coupe d'hypocras
A la Musicienne...
Elle errait en riant, auprès
Des aloès et des cyprès
Et des roches aux bleus de grès,
Myrtis l'Ionienne.

Elle évoquait les bords du Styx,
Les asphodèles jaunes,
Où les sphinx aux ongles d'onyx
S'étirent près des Faunes,
Et dans la strophe, comme un choc
De boucliers d'or contre un roc
Où le marbre sommeille en bloc,
Luttaient les Amazones.

La mélodieuse Myrtis
Aux paupières divines,
Livre ses cheveux de maïs
Aux brises des collines.
Elle ressuscite, à travers
La blancheur de ses nobles vers,
Vigoureux comme les hivers,
L'âme des héroïnes.

J'offris la coupe d'hypocras
A la Musicienne,
Dont le vers mêle aux ors d'Hellas
La pourpre égyptienne,
A la vierge qui passe auprès
Des aloès et des cyprès
Et des roches aux bleus de grès,
Myrtis l'Ionienne.

Télésilla

TÉLÉSILLA

(510 av. J.-C.)

La radieuse héroïne d'Argos nous apparaît, éclairée par la flamme des glaives et des boucliers. Malgré la douceur de son nom, qui s'attarde sur les lèvres ainsi qu'un murmure de flûte, Télésilla fut une vierge guerrière, digne de combattre aux côtés des Amazones.

Elle vécut sous Cléomènes et Démaratos, rois de Sparte. Elle fut belle, de cette splendeur brune qui évoque les soirs d'Orient, brune comme Psappha, brune comme Korinna, brune comme Damophyla de Pamphyla et comme Praxilla la Sicyonienne. Ses yeux noirs étaient pareils aux yeux de Perseus. Son corps d'éphèbe, étroit

de hanches et de poitrine, était vigoureux « comme un souple arbrisseau ». L'ardeur des combats animait sa pâleur d'ambre.

Plutarque a recueilli une légende sur la naissance de l'Argienne à la musique et aux vers. C'était une Eupatride, belle et aimée, mais affligée d'une de ces mystérieuses et terribles maladies où les Anciens voyaient un châtiment des Dieux. La fièvre et la langueur inconnues ayant consumé ce jeune corps, Télésilla consulta un oracle qui lui ordonna, si elle voulait guérir, de se joindre aux serviteurs des Muses. Elle obéit au commandement divin. Sa piété fut doublement récompensée, car non seulement elle retrouva son ancienne vigueur, mais elle fut honorée par les femmes d'Argos, pour la magnificence de ses vers. Ses strophes semblaient tissées de pourpre et d'or... Elle aimait le faste des rythmes variés et la pompe des phrases.

Pendant la guerre d'Argos contre Sparte (495 av. J.-C.), Télésilla moissonna les lauriers sanglants des Héros. Ses odes généreuses mirent un éclair au front de ses concitoyennes, et ses fébriles accords résonnèrent comme l'appel d'Arès.

La statue de Télésilla fut érigée dans le temple d'Aphrodite. Elle gardait l'attitude d'une héroïne, ceignant le glaive et soulevant le bouclier. Quelques commentateurs ont affirmé que cette statue ne représentait point Télé-

silla l'héroïne, mais l'Aphrodite Armée. Il existe, en effet, plusieurs statues d'Aphrodite revêtant la parure héroïque de l'épée et du casque. Mais Pausanias dit très clairement :

« Au delà du théâtre de l'Aphrodite est un temple : devant la cella, Télésilla, la poétesse lyrique, est représentée sur une stèle, et ses tablettes sont jetées à ses pieds, mais elle considère un casque qu'elle tient à la main et dont elle va couvrir sa tête. Car Télésilla était renommée parmi les femmes pour d'autres causes, mais elle était honorée surtout à cause de sa poésie. »

Le geste de la Poétesse Héroïque est un symbole. Elle se détourne des tablettes où sont inscrits ses vers, pour contempler le casque martial. Je laisse la parole à Pausanias.

« Il arriva que les Argiens furent réduits à une détresse inexprimable, dans une lutte contre Cléomènes, fils d'Anaxandride, et contre les Lacédémoniens. Les uns tombèrent dans le combat même ; d'autres, qui s'enfuirent dans le bois sacré d'Argos, furent également détruits, les uns d'abord, en sortant, suivant une convention, et les autres, ayant, lorsqu'ils reconnurent qu'ils avaient été trompés, mis le feu au bois. Ainsi, Cléomènes conduisait les Lacédémoniens contre Argos vide de guerriers.

« Télésilla envoya aux remparts tous les esclaves et tous ceux qui, par leur trop grande jeunesse ou par leur âge trop avancé, étaient incapables de faire la guerre. Elle réunit toutes les armes qui avaient été laissées dans

les maisons et celles qui se trouvaient dans les temples et en arma toutes les femmes d'un âge propre au combat. Elle les disposa ensuite à l'endroit où elle attendait l'assaut de l'ennemi.

« Lorsque les Lacédémoniens apparurent, les femmes ne furent point effrayées même par leur cri de bataille, mais elles soutinrent l'attaque et combattirent courageusement. Alors les ennemis réfléchirent que, s'ils détruisaient les femmes, leur victoire serait déshonorante, et que, s'ils étaient vaincus par elles, ils seraient couverts de honte, pour avoir reculé devant des femmes.

« Longtemps auparavant, ce combat avait été prédit par la Pythie, à ce que rapporte Hérodote, soit dans un autre sens, soit comme je l'ai compris :

« Mais quand la femme courageuse, ayant vaincu le mâle, enlèvera tout honneur d'Arès à la jeunesse d'Argos, alors beaucoup d'Argiennes se déchireront les joues*. »

Plutarque célèbre ainsi la victoire de Télésilla :

« Parmi les actions illustres accomplies en commun par des femmes, nulle ne l'est plus que le combat livré autour d'Argos contre Cléomènes, où les Argiennes luttèrent sous l'impulsion de Télésilla, la poétesse... Comme Cléomènes, roi de Sparte, ayant massacré beaucoup d'Ar-

* Le dernier vers fait sans doute allusion à la coutume du port de la barbe infligé aux femmes, suivant ce que rapporte Plutarque.

giens,... marchait vers la ville, une passion et une audace divines s'emparèrent des femmes jeunes et les portèrent à repousser les ennemis pour la défense de leur patrie. Sous la conduite de Télésilla, elles prennent les armes, et, se tenant le long de l'enceinte, garnissent en cercle les remparts, frappant d'étonnement les ennemis. Le second roi Démaratos (à ce que dit Socrate*), qui avait pénétré dans les murs et occupait le Pamphyliaque, fut chassé par elles : et, la ville ainsi sauvée, on ensevelit sur la route de l'Argolide celles des femmes qui étaient tombées dans le combat, et celles qui avaient survécu obtinrent, comme souvenir de leur vaillance, de sacrifier à Enyalios**. Quelques-uns assurent que le combat eut lieu le septième jour du mois et les autres à la nouvelle lune du mois qui est maintenant le quatrième, et qui, autrefois, s'appelait Hermaios chez les Argiens. Ce jour-là, jusqu'aujourd'hui encore, on célèbre les Hybristiques. On y revêt les femmes de tuniques et de chlamydes d'hommes, les hommes de péplos et de voiles de femmes. Et, pour remédier au petit nombre des hommes, ils unirent les femmes, non aux esclaves (comme le raconte Hérodote), mais aux plus nobles des environs, qu'ils firent citoyens d'Argos. Et les femmes semblaient les dédaigner et les

* Peut-être Sosicrate?
** Surnom d'Arès.

traiter avec mépris dans le lit conjugal, comme de race inférieure. C'est de là que provient cette loi qui force les nouvelles mariées à porter une barbe. »

Lucien parle en ces termes de la magnanime Salvatrice des Argiens :

« ... Télésilla, qui s'arma contre les Spartiates, et à cause de laquelle Arès est considérée comme le dieu des femmes d'Argos... »

Suidas confirme le dire de Pausanias :

« Télésilla la poétesse est représentée sur sa stèle, ayant repoussé ses tablettes, coiffée du casque. »

Maxime de Tyr ajoute :

« Les vers de Tyrtée réveillaient les Spartiates, les harmonies de Télésilla les Argiens, et les chants d'Alcée les Lesbiens. »

Citons encore Georgios Syncellos :

« Kratès, le poète comique, et Télésilla, Praxilla et Kléobulina étaient illustres. »

Dans le recueil d'héroïdes de Théophylactus Simocata, on en trouve deux où figure le nom de l'héroïque Poétesse. L'une est adressée par Sopater à Télésilla et l'autre par Télésilla à Laïs. La seconde se termine par ces mots :

« Car nous ne verrons plus le lever du soleil. Ainsi je deviendrai plus terrible que Médée et que Phèdre. »

Apollodoros nous conserve un détail du récit où Télésilla avait retracé jadis l'inoubliable victoire :

« Selon Télésilla, Amykla et Méliboia furent sauvées : Zéthos et Amphion furent tous deux percés de flèches par elles. »

Soyons reconnaissants au grammairien. Seul, il nous a transmis les noms précieux de ces deux héroïnes du beau combat. Amykla et Méliboia furent aussi vaillantes que les Amazones au sein mutilé, et il convient d'honorer leur mémoire lumineuse. Ce sont les astres rouges d'une époque incertaine et troublée.

Une autre voix d'homme ajoute sa note grave au chœur d'adoration qui monte vers la statue de la guerrière généreuse : Antipater le Thessalien lui décerne l'épithète d'ἀγακλέα, *très glorieuse*.

Les deux seuls vers que nous possédions de la Poétesse au casque d'airain sont détachés d'un *parthénion* composé pour les vierges argiennes, en l'honneur d'Artémis... Elle y chantait le vain amour d'Alphéos pour la pâle Chasseresse. Ses strophes, célébrant la gloire de la beauté chaste, évoquaient le Dieu du Fleuve, le fils d'Okéanos et de Téthys, qui poursuivit la Déesse Inviolée jusqu'à Létrines, en Élide, où, ainsi que ses nymphes, elle se couvrit le visage et le corps de boue et se cacha dans le marais. Alphéos, vaincu par le stratagème de la Fugitive Céleste, dut se résigner à de moins inaccessibles amours.

Athénée dit : « Le chant à Apollon est appelé Philé-

lias*, comme Télésilla le désigne. » Apollodoros s'est inspiré d'elle dans un passage sur les Niobides.

Télésilla, vierge guerrière, ne s'alanguit pas en la mollesse des vers érotiques. Ses chants retentissent comme le choc des glaives et des boucliers. Elle ne joignit point le myrte, ni le fenouil, ni les roses, aux noirs lauriers des Aèdes et des Héros. Semblable à Korinna, elle est une Victorieuse, une Triomphatrice. Sa gloire résonnera à travers l'Éternité, ainsi qu'une auguste clameur de buccins et de clairons.

Ἁ δ' Ἄρτεμις, ὦ κόραι,
φεύγαισα τὸν Ἀλφεόν.

Cette Artémis, ô vierges, fuyant Alphéos...

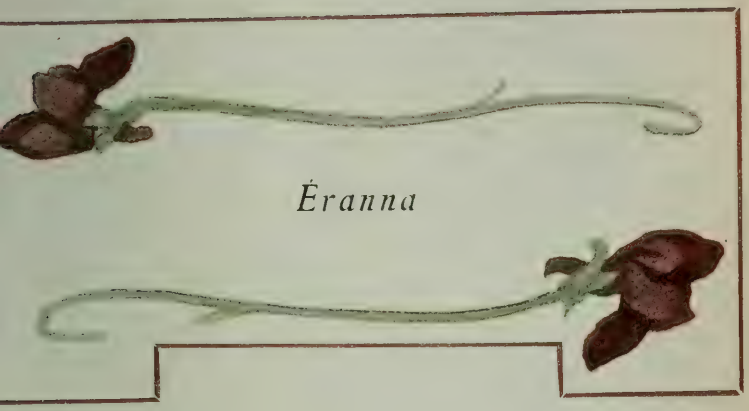
* Philélias, nom argien du poème emprunté à son refrain : ἔξεχ', ἔξεχε, ὦ φίλ' ἥλιε.

Cette Artémis, ô vierges, fuyant Alphéos...

Cette Artémis, fuyant le désir mâle, ô vierges,
Tourna vers le lointain du sud ses yeux lassés.
Et ses pieds fugitifs illuminaient les berges,
Foulant avec dégoût les couples enlacés.

Ses longs rayons aigus perçaient l'ombre des rives,
Et dardaient les venins, les terreurs et les maux,
Sur les hommes en rut et les femmes passives,
Luttant et se mêlant comme les animaux.

Car son orgueil se plaît aux jeux chastes et rudes
De la course à travers le ravin et le pré;
Elle cherche l'effroi des larges solitudes
Où nul souffle mortel ne trouble l'air sacré.


Éranna

F. Roux, phot.

ÉRANNA

(612 av. J.-C.)

La plus divinement inspirée des Kitharèdes, et la seule qui se soit égalée à Psappha, est Éranna de Télos. Son délicat souvenir a le charme d'un parfum. Elle passe en souriant. Elle obsède, comme une nostalgie.

Perséphoné la reçut dans l'azur de son lit nuptial, lorsque brillait la promesse lumineuse de ses dix-neuf ans. Et cette enfant laissait des strophes que les Anciens ne craignirent point de comparer aux chants d'Homère. Ses poèmes sont engloutis dans la houle des siècles. Il ne nous reste d'elle que de rares lignes inachevées. Mais

ces rythmes brisés sont pareils aux magistrales ébauches dont la suggestion attarde et prolonge le rêve. Méléagre, en sa couronne poétique, symbolise les vers de la Musicienne par le *frais crocus virginal.*

Ses fragments, comme ceux de Psappha, portent l'empreinte de la Grâce inimitable. Ils ont la beauté imprécise et fluide des algues. Une épigramme funéraire lui fait dire : *Si l'Hadès n'était point venu prompt à moi, qui aurait eu un nom aussi grand ?*

Ce paktis trop tôt muet laisse la douloureuse indignation que l'on éprouve devant les catastrophes stupides. Eranna restera dans la mémoire des hommes la Promesse, l'Espoir, l'Aube Incertaine.

La Poétesse aux mains lourdes de crocus quitta sa patrie pour apprendre de Psappha les harmonies divines. Elle fut sa plus fervente disciple, et bientôt elle rivalisa avec Celle qui l'instruisit. *Et autant Sappho l'emporte sur Érinna dans les vers lyriques, autant Érinna (l'emporte) sur Sappho dans les hexamètres* *.

Deux épigrammes de la vierge de Télos nous apprennent le nom des Amies qui lui furent chères : Agatharchis** et Myrô. Elle fut aimée de Psappha, que Nossis a

* Autre épigramme.

** *Qui a un beau commandement.*

nommée *la Fleur des Grâces*. Éranna apparaît à travers les lignes de la grande Amoureuse :

Jamais je ne vis d'orgueil comparable au tien, Éranna.

Cette âme lointaine s'y révèle à demi. Éranna possédait la fierté chaste des vierges, et la hautaine réserve des Poètes. Et Psappha l'admira pour avoir su garder jalousement le respect farouche de soi-même. Elle loue, sans doute, sa radieuse disciple en ces termes :

Je crois qu'une vierge aussi sage que toi ne verra dans aucun temps la lumière du Soleil.

Éranna pouvait dire, comme Psappha elle-même : *Je crois avoir reçu une bonne part dans les présents des Muses tresseuses de violettes*... Car jamais Kitharède n'obtint plus merveilleux dons de la main même des Piérides. Elle tira du baromos lesbien des harmonies que nul, sauf Psappha elle-même, ne put égaler, et que nul ne surpassa. Ses poèmes interrompus ont la profondeur et la suavité de rayons lunaires glissant sur l'eau calme.

Éranna jette vers son Amie lointaine les beaux regrets et les vœux tenaces. Elle invoque le *poisson qui envoie aux matelots une heureuse navigation* et le supplie d'escorter sa douce compagne. Elle chante sa joie fervente de recevoir le portrait d'Agatharchis tracé de ses propres mains, ces *mains enfantines* qu'elle aime. Elle compose une épigramme divine sur Myrô, la vierge puérile dont les hochets jumeaux furent une cigale et une sauterelle.

Une tendresse inoubliable s'exhale de ces phrases brèves, une tendresse enveloppante comme une étreinte et délicate à l'égal d'une caresse. Éranna s'attarde avec des inflexions très douces sur l'adieu et sur le souvenir. Toute sa jeune âme suit l'Absente, Myrô, l'Amie aux mains frêles.

Lorsque la Mort l'épousa, ce fut une lamentation universelle autant que les lamentations sur Adonis. Ses compagnes répétèrent en sanglotant :

Οἷαν τὰν ὑάκινθον ἐν οὔρεσι ποίμενες ἄνδρες
πόσσι καταστείβεισι, χάμαι δ' ἐπιπορφύρει ἄνθος *.

L'*Abeille parmi les faiseurs d'hymnes* fut peut-être cette vierge que célèbre Psappha : *Telle une douce pomme rougit à l'extrémité de la branche, à l'extrémité lointaine : les cueilleurs de fruits l'ont oubliée, ou, plutôt, il ne l'ont pas oubliée, mais ils n'ont pu l'atteindre.*

Éranna, dont le nom prédestiné signifie *aimable,* fut entre toutes belle et charmante. Je l'évoque, blonde comme ces Eupatrides dont la forme fut *pareille à des fleurs d'or*. Elle fut une statue chryséléphantine. Psappha l'appelle *une vierge à la voix douce.*

Beaucoup plus mélodieuse que le paktis, plus dorée que

* Ainsi, sur les montagnes, les pâtres foulent aux pieds l'hyacinthe, et la fleur s'empourpre sur la terre.

l'or, elle mérita les comparaisons gracieuses dont Psappha fleurit, pour elle, ses strophes marmoréennes. Elle fut en vérité *plus tendre que les roses, plus blanche que le lait, plus délicate que l'eau...*

... De ses yeux bleus et verts d'avoir longuement contemplé la mer glauque, Éranna suit l'aile d'un rêve qui s'éloigne. Elle soulève à demi le voile qui l'embrume de mystère. Son virginal profil nous apparaît comme estompé par les fumées pâles du soir... Le soleil agonise dans la pourpre vespérale. Les montagnes somptueuses rougeoient. Les aiguilles ténues et curieuses des pins se compliquent auprès des oliviers frissonnants à l'égal des vagues. Le soleil agonise. Et, prophétiquement, la jeune Kitharède, aimée de Psappha, songe à sa mort prochaine...

La vie brève de la blonde Musicienne ressemble au frisson d'un poème inachevé. Elle s'éteignit harmonieusement, tel un accord mélancolique. Et la Tisseuse de Violettes, qui la pleura, la revit en songe entre les compagnes de Perséphona muette... Elle la revit *vierge très délicate cueillant des fleurs*, de pâles asphodèles sans parfum.

Le poème le plus célèbre d'Éranna est *La Quenouille*. La vierge de Télos y décrivait le charme fané des vieilles femmes qui filent en silence. *Vous qui parlez peu, femmes aux cheveux blancs, vous, fleurs de la vieillesse pour les mortels...* Nulle n'a senti plus profondément la poé-

sie mélancolique du Regret et du Passé que cette enfant dont la jeunesse s'entr'ouvrait...

L'Amie de Myrô ne devait point connaître la paix des souvenirs, ni les méditations du soir au chant de la quenouille. Perséphona l'attendait au fond du crépuscule, parmi le chœur des vierges sans voix. Un gémissement de thrènes s'éleva sur le seuil jadis enguirlandé de crocus et de mélilot. *Lorsqu'elle périt, toutes ses compagnes, d'un fer fraîchement aiguisé, coupèrent la force de leurs désirables chevelures.*

Les épitaphes composées en son honneur forment une gerbe funéraire d'une merveilleuse senteur. Leur attribution étant plus qu'incertaine, n'est-il point doux et souverainement poétique de leur donner pour auteurs Damophyla, Télésippa, Euneika et Anagora, les compagnes harmonieuses de la Morte aux cheveux blonds?...

Eranna semble avoir reçu le redoutable don de prophétie que les Poètes portent en eux. On devine le pressentiment de son prochain trépas à travers la sombre beauté de ce vers final :

De ce côté, le vain écho traverse à la nage (le Fleuve) vers l'Hadès ; le silence (demeure) chez les Morts, et l'ombre s'empare des yeux.

ΑΛΑΚΑΤΑ.

I

Πομπίλε, ναύταισιν πέμπων πλόον εὔπλοον ἰχθύ,
πομπεύσαις πρύμναθεν ἐμὰν ἀδεῖαν ἑταίραν.

La Quenouille

Pompilos, poisson qui envoies aux matelots une heureuse navigation, puisses-tu escorter du côté de la poupe ma tendre Maîtresse!

II

παυρολόγαι πολιαί, ταὶ γήραος ἄνθεα θνατοῖς

Vous qui parlez peu, femmes aux cheveux blancs, vous, fleurs de la vieillesse pour les mortels...

III

τουτόθεν εἰς Ἀίδαν κενεὰ διανήχεται ἀχώ·
σιγὰ δ' ἐν νεκύεσσι, τὸ δὲ σκότος ὄσσε κατ[αχρεῖ].

De ce côté, le vain écho traverse à la nage (le Fleuve) vers l'Hadès; le silence (demeure) chez les morts, et l'ombre s'empare des yeux.

ΕΠΙΓΡΑΜΜΑΤΑ.

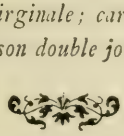
I *

Ἀκρίδι, τᾷ κατ' ἄρουραν ἀηδόνι, καὶ δρυοκοίτᾳ
τέττιγι ξυνὸν τύμβον ἔτευξε Μυρὼ
παρθένιον στάξασα κόρα δάκρυ· δισσὰ γὰρ αὐτᾶς
παίγνι' ὁ δυσπειθὴς ᾤχετ' ἔχων Ἀίδας.

A la sauterelle, rossignol des champs, et à la cigale qui gîte dans les chênes, Myrô a élevé cette tombe commune, jeune fille

* Cette épigramme est également attribuée à Anyta par l'Anthologie, à Moïro par Pline et Varron. Ursinus, Wolf et quelques autres lui assignent pour auteur Éranna.

ayant versé une larme virginale ; car l'Hadès difficile à persuader s'est hâté d'avoir son double jouet.



2

Ἐξ ἀταλᾶν χειρῶν τάδε γράμματα. λῶστε Προμαθεῦ,
ἐντὶ καὶ ἄνθρωπει τὶν ὁμαλοὶ σοφίαν·
ταύταν γοῦν ἐτύμως τὰν παρθένον ὅστις ἔγραψεν,
αἰ καὐδὰν ποτέθηκ', ἦς κ' Ἀγαθαρχὶς ὅλα.

De tes enfantines mains, ces traits. Excellent Prométhée, il y a aussi des humains qui t'égalent en habileté : qui que ce soit qui véritablement ait dessiné cette vierge, si l'on eût ajouté aussi la voix, c'était Agatharchis tout entière.

Épigrammes sur la Mort d'Éranna

I

Ὁ γλυκὺς Ἐρίννης οὗτος πόνος, οὐχὶ πολὺς μέν,
ὡς ἂν παρθενικᾶς ἐννεακαιδεκέτευς,

ἀλλ' ἑτέρων πολλῶν δυνατώτερος· εἰ δ''Αίδας μει
μὴ ταχὺς ἦλθε, τίς ἂν ταλίκον ἔσχ' ὄνομα;

Doux fut ce labeur d'Érinna, non considérable, certes, comme (le peut être) celui d'une vierge de dix-neuf ans, mais plus puissant que beaucoup d'autres : et si l'Hadès n'était pas venu prompt à moi, qui aurait eu un nom aussi grand?

2

Ἄρτι λοχευομένην σε μελισσοτόκων ἔαρ ὕμνων,
ἄρτι δὲ κυκνείῳ φθεγγομένην στόματι,
ἤλασεν εἰς Ἀχέροντα διὰ πλατὺ κῦμα καμόντων
Μοῖρα, λινοκλώστου δεσπότις ἠλακάτας·
σὸς δ'ἐπέων, Ἤριννα, καλὸς πόνος οὔ σε γεγωνεῖ
φθίσθαι, ἔχειν δὲ χορὸς ἄμμιγα Πιερίσιν.

Au moment où tu enfantais le printemps des hymnes produits par les abeilles, au moment où tu chantais de ta bouche de cygne, la Moïra, maîtresse de la quenouille chargée de lin, t'a chassée vers l'Achéron à travers le vaste flot des Morts. Mais

le beau labeur de tes chants, Érinna, proclame que tu n'as point péri, et que tu t'es mêlée aux chœurs des Piérides.

3

Παρθενικὴν νεαιδὸν ἐν ὑμνοπόλοισι μέλισσαν
Ἔρινναν, Μουσῶν ἄνθεα δρεπτομέναν
Ἅιδας εἰς ὑμέναιον ἀνάρπασεν· ἦ ῥα τόδ' ἔμφρων
εἶπ' ἐτύμως ἁ παῖς· βάσκανος ἔσσ' Ἀΐδα.

L'Hadès a ravi pour l'hyménée la jeune poétesse virginale, abeille parmi les faiseurs d'hymnes, pendant qu'elle butinait les fleurs des Muses; et la sage enfant a dit véritablement ceci : Tu es jaloux, Hadès.

4

Παυροεπὴς Ἤριννα, καὶ οὐ πολύμυθος ἀοιδαῖς,
ἀλλ' ἔλαχεν Μούσας τοῦτο τὸ βαιὸν ἔπος.
τοιγάρτοι μνήμης οὐκ ἤμβροτεν, οὐδὲ μελαίνης

νυκτὸς ὑπὸ σκιερῇ κωλύεται πτέρυγι·
αἱ δ'ἀναρίθμητοι νεαρῶν σωρηδὸν ἀοιδῶν
μυριάδες λήθῃ, ξεῖνε, μαραινόμεθα.
λωίτερος κύκνου μικρὸς θρόος ἠὲ κολοιῶν
κρωγμὸς ἐν εἰαρινοῖς κιδνάμενος νεφέλαις.

Antipater.

Érinna a fait peu de vers, et elle n'est pas abondante en chants, mais elle obtint des Muses cette brève voix. Cependant elle n'est point perdue pour la mémoire des hommes, ni cachée sous l'aile ombreuse de la nuit noire. Et nous, les myriades innombrables des chants jeunes, nous, ô étranger, nous nous flétrissons entassés dans l'oubli. Mieux vaut le petit chant du cygne que le cri rauque des geais se répandant parmi les nuées du printemps.

5

Λέσβιον Ἠρίννης τόδε κηρίον· εἰ δέ τι μικρὸν
ἀλλ' ὅλον ἐκ Μουσέων κιρνάμενον μέλιτι.
εἰ δὲ τριηκόσιοι ταύτης στίχοι ἶσοι Ὁμήρῳ
τῆς καὶ παρθενικῆς ἐννεακαιδεκέτευς·
ἢ καὶ ἐπ' ἠλακάτῃ μητρὸς φόβῳ, ἢ καὶ ἐφ' ἱστῷ

ἑστήκει Μουσέων λάθρη ἐφαπτομένη.
Σαπφὼ δ' Ἠρίννης ὅσσον μελέεσιν ἀμείνων,
Ἤριννα Σαπφοῦς τόσσον ἐν ἑξαμέτροις.

Ce rayon de miel lesbien est d'Érinna; et, s'il est un peu petit, il est du moins tout entier pétri du miel des Muses. Et les trois cents vers de cette jeune vierge de dix-neuf ans égalent Homère. Cependant, par crainte de sa mère, elle s'appliquait à la quenouille et au métier, se cachant de (son commerce avec) les Muses. Et autant Sappho l'emporte sur Érinna dans les vers lyriques, autant Érinna (l'emporte) sur Sappho dans les hexamètres.

Παρθενικὴ δ' Ἤριννα λιγύθροος ἕζετο κούρη
οὐ μίτον ἀμφαφόωσα πολύπλοκον, ἀλλ' ἐνὶ σιγῇ
Πιερικῆς ῥαθάμιγγας ἀποσταλάουσα μελίσσης.

(Ἔκφρασις τῶν ἀγαλμάτων τῶν εἰς τὸ δημόσιον
γυμνάσιον τοῦ ἐπικαλουμένου Ζευξίππου.)

Et la vierge Érinna, la jeune fille harmonieuse, est assise, non

pas maniant le fil entortillé, mais distillant en silence les gouttes de l'abeille de Piéria.

(Explication des statues destinées au gymnase public du nommé Zeuxippe.)

Pompilos, poisson qui envoies aux matelots une heureuse navigation, puisses-tu escorter du côté de la poupe ma tendre Maîtresse!

Pour que le vent soit doux comme ma caresse,
O poisson de bon augure, Pompilos,
Escorte la nef de ma tendre maîtresse,
Orgueil de Lesbos.

Nage assidûment du côté de la poupe,
Et vois rayonner son visage divin...
Ses yeux sont des fleurs, ses lèvres, une coupe
De miel et de vin.

Escorte, jusqu'à la rive de Phocée
Ma Maîtresse au front couronné de cerfeuil...
Les thrènes, devant sa maison délaissée,
Gémissent leur deuil...

Pour que le vent soit doux comme ma caresse,
O poisson de bon augure, Pompilos,
Escorte la nef de ma tendre maîtresse,
Orgueil de Lesbos.

De tes enfantines mains, ces traits.

Ces dessins, labeur de tes mains enfantines,
Évoquent le seuil fleuri de mélilot,
Où les chants venus des lointaines collines
Traînaient leur sanglot.

Les vierges d'Hellas cachent leur clair visage,
Étoiles devant la lune dans son plein,
Devant tes pieds nus, devant ton doux langage,
Ton rire serein.

Ces lettres, labeur de tes mains enfantines,
Ont le charme vain et tendre d'un écho...
Dans l'ample Lydie aux limpides collines
S'attarde Myrô.

Excellent Prométhée, il y a aussi des humains qui t'égalent en habileté : qui que ce soit qui véritablement ait dessiné

cette vierge, si l'on eût ajouté aussi la voix, c'était Agatharchis tout entière.

Celle qui grava ces paupières décloses
Ainsi que des fleurs, ces beaux doigts sans anneau,
Ce corps puéril, plus tendre que les roses,
Plus souple que l'eau,

Eût-elle ajouté la voix qui sollicite
Et qui persuade, ainsi que le paktis,
Elle eût évoqué la splendeur d'Aphrodite
Et d'Agatharchis.

Vous qui parlez peu, femmes aux cheveux blancs, vous, fleurs de la vieillesse pour les mortels...

Femmes aux cheveux blancs que l'hiver caresse,
Vous que réjouit l'intimité du feu
Et du crépuscule, ô fleurs de la vieillesse,
Vous qui parlez peu,

Vous avez la paix candide des années,
Vous êtes le chœur des vivants souvenirs :
Douces, vous tressez les couronnes fanées
Des anciens désirs.

Vous vous attardez, comme autrefois, aux porches
Où Phoibos blondit la mousse et les lichens
Et vous allumez en souriant les torches
Rouges des hymens.

Vous aimez l'automne aux yeux bruns et la rouille
Des ports où le vent laisse un parfum salin :
Vous filez, au chant de votre humble quenouille,
La neige du lin.

La vierge respecte et craint votre sagesse,
Et votre salut est lent comme un adieu,
Femmes aux cheveux blancs, fleurs de la vieillesse,
Vous qui parlez peu...

De ce côté, le vain écho traverse à la nage (le Fleuve) vers l'Hadès; le silence (demeure) chez les morts, et l'ombre s'empare des yeux.

Le vain écho nage aveuglément vers l'ombre
Où les plus beaux chœurs ne sont qu'un remous bref,
Où le souvenir le plus cher plonge et sombre
Ainsi qu'une nef.

Lasse, la pleureuse, ivre de somnolence,
Auprès d'une stèle épuise ses transports :
La cruche de deuil est vide, et le silence
Règne chez les morts.

La myrrhe, fumant dans l'or des cassolettes,
Ne réjouit plus les jardins d'aloès;
Les vierges sans voix tressent les violettes
Blanches de l'Hadès.

Les baromos se sont tus sous les acanthes...
Rouillés et pareils à des miroirs ternis,
Les flots du Léthé reflètent les Amantes
Aux bras désunis.

Perséphoné tisse en des trames funèbres
Les fils brisés des espoirs et des adieux.
Elle seule veille et songe, et les ténèbres
S'emparent des yeux.

Doux fut ce labeur d'Érinna...

Le couchant rougit, de son faste
Cruel, ton bleu péplos,
Qui, dans ses plis, a l'ampleur chaste
Et simple du Paros,
Et tes cheveux de Néréide,
Dont Psappha chantait l'or fluide,
Tremblent sous le vent qui les ride,
Éranna de Télos.

Les nefs aux frissons de fantômes
Dardent leurs mâts pointus;
Les aromates et les baumes
Concentrent leurs vertus;
Tandis que s'empourpre la plaine,
Pâle, tu suspends ton haleine,
Et tes yeux cherchent Mytilène
Dont les chœurs se sont tus.

Au delà des rouges collines
S'irisent les embruns :
Tu souris aux mains enfantines
Que baignent les parfums,
Aux mains qui, par les soirs d'opales,
Gravaient ces lettres musicales,
Gazouillant comme les cigales
Ivres de verts parfums.

Les pipeaux qu'un satyre affûte
S'argentent, et le bruit
D'eaux et de feuilles de la flûte
Susurre et coule et fuit.
Ton âme d'amoureuse écoute
Les voix errantes sur la route,
Et, prophétique, elle redoute
L'approche de la nuit.

Cependant elle n'est point perdue pour la mémoire des hommes, ni cachée sous l'aile ombreuse de la nuit noire.

L'heure est ardente et solennelle,
Et Psappha, se penchant
Vers Eranna, pleure comme elle
L'Adonis du couchant.

Parmi l'éclair des bandelettes
Et les tiédeurs des cassolettes,
La Tisseuse de Violettes
Trame les fleurs du chant.

Au lointain, l'aimable hirondelle
Pointe et darde son vol,
Et les prés ont la sauterelle
Pour humble rossignol.
La vague meurt dans une étreinte;
Sur la montagne, l'hyacinthe
Ensanglante de pourpre éteinte
La matité du sol.

Psappha tourne vers sa disciple
Son regard vaste et doux,
Profond comme le soir multiple
Sur l'onde sans remous.
Elle parle, et l'ombre révère
La beauté de son front sévère :
Quelqu'un, dans l'avenir larvaire,
Se souviendra de nous.

*Ode à la Force**

L'ode à la Force est assez généralement attribuée à Éranna, notamment par Grotius et Fabricius, Wolf et A. Schneider. Mais quelques commentateurs, qui interprètent Ῥώμη dans le sens de la ville de Rome, lui assignent pour auteur la poétesse Mélinno. Nous croyons, pour notre part, que l'ode est bien adressée à la Force Morale, ainsi que semble le démontrer l'invocation du début, qui s'applique mal à une ville :

« *Reine sage qui habites sur la terre un Olympe auguste, toujours intact.* »

Le caractère du style et des idées ne semble pas apporter de très fortes preuves en faveur de l'attribution à Éranna.

Ὠδὴ εἰς Ῥώμην.

χαῖρέ μοι Ῥώμα θυγάτηρ Ἄρηος
χρυσεομίτρα, δαίφρων ἄνασσα,
σεμνὸν ἃ ναίεις ἐπὶ γᾶς ὄλυμπον,
ἀιὲν ἄθραυστον.

σοὶ μόνᾳ πρεσβίστα δέδωκε Μοῖρα
κῦδος ἀῤῥήκτω βασιλῆον ἀρχᾶς,
ὄφρα κοιρανῆον ἔχοισα κάρτος
ἀγεμονεύῃς.

σᾶ δ' ὑπὸ σδεύγλᾳ κρατερῶν λεπάδνων,
στέρνα γαίας καὶ πολιᾶς θαλάσσας
σφίγγεται · σὺ δ'ἀσφαλέως κυβερνᾶς
ἄστεα λαῶν.

* Force d'âme, constance.

πάντα δὲ σφάλλων ὁ μέγιστος αἰὼν
καὶ μεταπλάσσων βίον ἄλλοτ' ἄλλως,
σοὶ μόνᾳ πλησίστιον οὖρον ἀρχᾶς
οὐ μεταβάλλῃ.

ἢ γὰρ ἐκ πάντων σὺ μόνα κρατίστους
ἄνδρας αἰχμᾶτὰς μεγάλως λοχεύεις,
εὔσταχυν Δάματρος ὅπως συνοίσῃς
καρπὸν ἀπ' ἀνδρῶν.

Salut, Force, fille de l'Arès, au bandeau d'or, reine sage, qui habites sur la terre un Olympe auguste, toujours intact.

A toi seule la Moïra antique a donné la gloire royale du pouvoir indestructible, afin que, ayant la vigueur maîtrisante, tu règnes.

Sous la rêne de tes solides courroies, la poitrine de la terre et de la mer blanchissante est étreinte; et toi, fermement, tu gouvernes les villes fortes des peuples.

Que le grand temps, qui abat tout et qui change et métamorphose la vie, pour toi seule ne tourne pas le vent favorable du commandement, dont les voiles sont gonflées.

Car toi seule entre toutes les choses tu enfantes gran-

dement les très puissants guerriers qui combattent armés d'une lance, afin que, [pareille à la moisson] aux beaux épis de Déméter, tu rassembles ta moisson d'hommes.

Fille de l'Arès, Constance belle et rude,
Tes yeux, où l'effroi du passé brûle encor,
Sont pareils aux yeux noirs de la solitude
Sous ton réseau d'or.

Dans un ciel massif tu demeures, mortelle,
L'Infini dans tes regards extasiés,
Que Sélanna règne ou que Phoibos attelle
Ses fougueux coursiers.

Un pâle troupeau d'âmes crépusculaires,
Réprimant les pleurs et les lâches sanglots,
T'obéit, ô toi qui brises les colères
Lascives des flots.

Tu vois sans terreur la tempête qui fume
Et le sang futur empourprer le Levant,
Toi qui sais dompter le tonnerre et l'écume
Et le cri du vent.

Le Temps détruira les Dieux, mais le Temps même
Ne changera pas ton sourire d'airain :
Tu sais opposer à l'Ananké suprême
Ton mépris serein.

O toi l'Invaincue, ô toi l'Inaccessible,
Tes paupières ont le doux pli de la mort;
Tu sembles rêver, telle en son lit paisible
La vierge qui dort.

Tes tempes sans fleurs ont dédaigné la palme.
Le couchant a moins de paix que ton orgueil,
Et le rocher moins de grandeur et de calme
Que ton grave seuil.

Semblable à la nuit où s'éteignent les flammes
Et les roux éclairs de l'astre révolté,
Enseigne aux héros l'endurance des femmes
Et leur loyauté.

Deux autres épigrammes, consacrées à Baukis et attribuées à Éranna par l'Anthologie, ne paraissent point suffisamment authentiques à la plupart des commentateurs modernes.

I

Στᾶλαι καὶ Σειρῆνες ἐμαὶ καὶ πένθιμε κρωσσέ,
ὅστις ἔχεις [ἔνδοι] τὰν ὀλίγαν σποδιάν,
τοῖς ἐμὸν ἐρχομένοισι παρ' ἠρίον εἴπατε χαίρειν,
αἴτ' ἀστοὶ τελέθωντ', αἴθ' ἑτέρ[ων] πόλιος·
χὤτι με νύμφαν εὖσαν ἔχει τάφος, εἴπατε καὶ τό·
χὤτι πατήρ μ' ἐκάλει Βαυκίδα, χὤτι γένος
Τηνία, ὡς εἰδῶντι· καὶ ὅττι μοι ἁ συνεταιρὶς
Ἥριννα ἐν τύμβῳ γράμμ' ἐχάραξε τόδε.

Vous, mes colonnes et mes Sirènes, et toi, urne de deuil, toi qui contiens ce peu de cendre, à ceux qui viennent auprès de mon tombeau dites un salut, soit que ce soient mes concitoyens,*

* Figures de Sirènes qui décorent le tombeau, ou métaphore pour chants.

soit (qu'ils soient) d'une autre ville : et dites-leur aussi que ce tombeau enferme une jeune fiancée, et que mon père m'appelait Baukis, et que, quant à la race, je suis de Ténos, ainsi qu'on peut le savoir, et que ma compagne Éranna a gravé pour moi cette inscription sur mon tombeau.

II

Νύμφας Βαυκίδος εἰμί · πολυκλαύταν δὲ παρέρπων
στάλαν, τῷ κατὰ γᾶς τοῦτο λέγοις Ἀίδᾳ ·
'βάσκανος ἔσσ', Ἀίδα·' τὰ δέ τοι καλὰ σάμαθ' ὁρῶντι
ὠμοτάταν Βαυκοῦς ἀγγελέοντι τύχαν,
ὡς τὰν παῖδ', Ὑμέναιος [ὑφ'] αἷς ἀείδετο πεύκαις,
[ταῖσδ'] ἐπὶ καδεστὰς ἔφλεγε πυρκαΐ[αν] ·
καὶ σὺ μέν, ὦ Ὑμέναιε, γάμων μολπαῖον ἀοιδὰν
ἐς θρηνῶν γοερὸν φθέγμα μεθαρμόσας.

Je suis le (tombeau) de la vierge Baukis : et, te glissant auprès de la stèle baignée de larmes, dis ceci à l'Hadès sou-

terrain : « Tu es jaloux, Hadès : » et, voyant ce beau tombeau, qu'il t'annonce le sort prématuré de Baukis (et te dise) que les torches par lesquelles l'Hyménée chanta cette enfant, il en alluma le bûcher devant ses proches. Et toi, à la vérité, Hyménée, tu changeas le chant mélodieux des noces en un chant gémissant de thrènes.

DAMOPHYLA DE PAMPHYLIE

(611 av. J.-C.)

Damophyla appartient à la grande École de Mytilène, qui resplendit immuablement de la double gloire de Psappha et d'Éranna.

La Pamphylienne fut la compagne et la disciple de Celle que Nossis appelait la Fleur des Grâces. Apollonios de Tyane dit qu'une étroite tendresse la lia à l'Aède de Lesbos, et que ses plus beaux poèmes furent composés sur le modèle de l'Inimitable.

Après la mort de la Poétesse (les Anciens nommaient Psappha *La Poétesse* comme ils nommaient Homère *Le Poète),* Damophyla enseigna à son tour les belles tradi-

tions qu'elle avait apprises des lèvres mêmes de Psappha. A son tour, elle fut la maîtresse de cette merveilleuse École qui ralluma dans toute l'Hellas l'amour des nobles harmonies.

Le Temps n'a point épargné un seul vers de Damophyla. Nous savons qu'elle avait écrit des strophes érotiques, des *parthénia* en l'honneur d'Artémis très chaste, et des invocations aux Déesses.

Les hymnes que les vierges chantaient à Perga furent l'œuvre majestueuse de la Pamphylienne.

Quoique ses tablettes ne soient plus qu'un peu de cendre et de poussière, quoique son labeur ait péri, le nom de Damophyla ne périra point, car elle fut aimée par une Immortelle. Ceux que reçoit la couche solennelle des Dieux et des Aèdes partagent leur éternité. Damophyla n'errera point *inconnue parmi les Morts aveugles,* car elle s'attarda aux côtés de la Tresseuse de Violettes, dans le verger où *la brise murmure fraîchement à travers les branches des pommiers, tandis que des feuillages frissonnants coule le sommeil.* Elle demeurera dans la mémoire des hommes, lointaine et pâle comme un rayon de cette Artémis, dont elle fut la Prêtresse et la Kitharède.

L'ombre bleuit les monts sacrés
D'où Phoibé, lente, émerge.
Ses rayons coulent sur les prés
Comme l'eau sur la berge.
Pareil aux Pommes d'Or, le fruit
Du clair verger frissonne et luit;
Damophyla parle à la nuit :
« Je serai toujours vierge.

« Psappha me brûle de ses yeux.
Je toucherai, comme elle,
De mes bras étendus, les cieux
Que l'or des nuits constelle.
Je verrai l'avant des vaisseaux
Sillonner la pourpre des eaux,
Et les Muses aux beaux travaux
Me rendront Immortelle. »

Elle dit, le front détourné,
Car l'être solitaire
Garde en son cœur prédestiné
Le songe et le mystère;

L'herbe a des bleus froids de lapis
Que percent des éclairs d'iris,
Et, triomphante, l'Artémis
Illumine la terre.

TÉLÉSIPPA

Un nom, qui est un souvenir. Un souvenir, qui n'est plus qu'un nom musical. Suidas parle des « trois compagnes et amies de Sappho, Atthis, Télésippa et Mégara ».

Télésippa fut plus chère à la poétesse des Harmonies que ses autres élèves et disciples, Anagora de Milet, Gongyla de Kolophon et Euneika de Salamis. *Une vierge à la voix douce,* dit Psappha en parlant d'elle, sans doute... Elle tressa, de ses tendres mains, les tiges de fenouil, sachant que les Déesses se détournent des jeunes filles qui ne sont point couronnées. Elle vit les cheveux blonds d'Atthis, elle frôla au passage Mnasidika et Gurinnô.

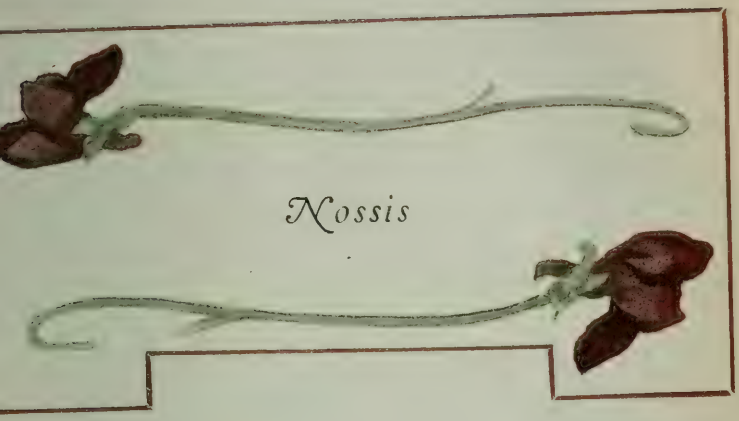
Elle demanda à l'Aphrodita la belle récompense d'un sourire aimé. Pour l'obtenir, elle répandit sur l'autel le lait d'une chèvre et en offrit une libation. Elle chérit les Piérides, qui firent Psappha glorieuse en lui donnant leurs travaux. Elle contempla l'aube aux sandales d'or, et la lumière du soir, qui ne détruit point la vue et semble une fleur d'hyacinthe. Aux festins, elle invoqua la Déesse de Kupros, qui verse délicatement dans les coupes le nektar mêlé de joies. Elle se joignit aux danses sacrées des femmes de la Crète autour du glorieux autel, foulant de leurs pieds délicats la fine et tendre fleur de l'herbe printanière. Et Psappha la nomma un soir : *O belle, ô gracieuse...*

Télésippa à Anagora

Tissons l'hyacinthe et l'iris
En des trames confuses;
Je chanterai, sur le paktis,
L'Aphrodite et ses ruses.

Lève tes paupières sans fard
D'où coule un limpide regard :
Nous avons une bonne part
Dans les présents des Muses.

Ceins ton front chaste de lotos,
Ainsi qu'une danseuse
Tanagréenne au blanc péplos.
De ta voix d'amoureuse
Chante le mélos, de ta voix
Défaillante comme autrefois...
Divine écaille, sous nos doigts
Deviens harmonieuse.


Nossis

NOSSIS

Nossis, la Kitharède de Locres, fut une ardente disciple de Psappha, comme l'attestent les beaux vers de l'épigramme Εἰς Σαπφώ, *A Sappho*. Méléagre compare le jaillissement de sa poésie à *l'iris qui exhale un doux parfum, à l'iris aux belles fleurs*. Il hésite en ferveur, il s'arrête en extase, devant Nossis *à la voix de femme,* Nossis dont *Érôs enduisit de cire les tablettes*.

Elle naquit à Locres aux belles vignes. Comme Psappha, elle demeure voilée, inconnue et lointaine. Ses vers translucides seuls nous font entrevoir cette mystérieuse existence de fleur nocturne. Ils nous apprennent qu'elle fut la fille de Theuphilis, fille de Kléocha, que, de ses mains

virginales, elle tissait la trame, et qu'elle offrit à Héra l'Auguste cette robe de lin qui fut un labeur de patience et de tendresse, comme toute œuvre d'art. Elle fut une amoureuse de l'amour. *Rien n'est plus doux qu'Érôs, et tout ce qui est heureux vient après,* dit-elle avec une passion ingénue. Elle fut une admirable amie. Sa blanche affection pour Alkétis survit en défi de la souillure du mariage et des hideurs de l'enfantement. D'inoubliables regards féminins brillent à travers ses strophes. Samytha, la vierge aux beaux parfums, offre à l'Aphrodita le réseau qu'embaumèrent ses blonds cheveux de miel et de nektar, le réseau d'argent ingénieusement travaillé où luisent les aigues-marines... De ses yeux de peintre, de ses yeux avides à refléter les couleurs, Kallô discerne l'OEuvre future dans la grâce imprécise, dans le charme fuyant de l'ébauche. Sa chaste ardeur vers l'Art Insaisissable consume ses jours pieux. Elle meurt, n'ayant aucun reproche dans sa vie... A travers le beau sourire de Sabaithis se dévoile une âme aussi lumineuse que son visage... Polyarchis l'eupatride se réjouit naïvement de la magnificence de sa chair, et offre à la Déesse Favorable une statue d'or faite à sa ressemblance... Thymarété, la vierge aux douces paupières, caresse la petite chienne qui garde la maison... Et la lointaine Psappha attire impérieusement l'âme errante de l'étranger vers Mytilène aux beaux chœurs. Psappha, fleur brûlante comme une étoile,

Psappha, éclosion de grâces odorantes, écoute, dans l'Hadès, le salut de Nossis...

Plus est ténébreuse la vie d'un Poète et surtout d'une Poétesse, et plus elle suscite d'erreurs et de légendes, car la curiosité des hommes ne veut jamais s'avouer déçue. C'est ainsi que quelques-uns ont cru voir en Mélinna la fille de Nossis. Mais Nossis chérit en cette enfant le reflet d'une mère aimée, — Alkétis peut-être, — et les parents n'ont point coutume de s'admirer aussi ouvertement, et avec cette naïveté, dans leur progéniture. Et pourtant, toute affection paternelle ou maternelle n'est en vérité que l'égoïste et sotte satisfaction de se complaire dans sa descendance.

D'autres historiens ont voulu accréditer l'existence de deux Nossis, en dépit de l'unité magistrale de l'œuvre, qui porte l'empreinte d'un génie indivisible.

La poésie n'a point de gemmes plus rares que les épigrammes : *A Sappho, Sur une image d'Aphrodite, A Érôs* et *Sur une image de Femme*.

Plus heureuse que l'obscur poète syracusain, Nossis cueillit véritablement de son ardente souffrance et de sa joie mélancolique un lierre personnel.

I

ΕΡΩΤΙΚΑ

εἰς ἔρωτα.

ἄδιον οὐδὲν ἔρωτος, ἁ δ'ὄλβια, δεύτερα πάντα
ἐστιν · ἀπὸ στόματος δ'ἔπτυσα καὶ τὸ μέλι.
τοῦτο λέγει Νοσσίς · τίνα δ'ἁ Κύπρις οὐκ ἐφίλασεν
οὐκ οἶδεν κήνας' ἄνθεα ποῖα ῥόδα.

Poèmes d'Amour

A ÉROS

Rien n'est plus doux qu'Érós, et tout ce qui est heureux vient après. J'ai craché de ma bouche même le miel. Et voici ce que dit Nossis : celle que Kupris n'a point aimée ne sait pas quelles fleurs sont les roses.

II

ΑΝΑΘΗΜΑΤΙΚΑ ΚΑΙ ΕΠΙΤΥΜΒΙΑ

I

εἰς Λοκρέας.

ἔνθεα Βρέττιοι ἄνδρες ἀπ' αἰνομόρων βάλον ὤμων
θεινόμενοι Λοκρῶν χερσὶν ὑπ' ὠκυμάχων.
ὧν ἀρετὰν ὑμνεῦντα θεῶν ὑπ' ἀνακτόρα κεῖνται
οὐδὲ ποθεῦντι κακῶν πάχεας, οὓς ἔλιπον.

Pièces votives et Épitaphes

AUX LOCRIENS

Les Brettiens jetèrent leurs armes de leurs épaules malheureuses, frappés par les mains des Locriens prompts aux combats. Glorifiant le courage de ceux-ci, ces armes sont dans les sanctuaires des dieux, et elles ne regrettent pas les bras des lâches, qu'elles abandonnèrent.

2

εἰς Ἥραν.

Ἥρα τιμήεσσα, Λακίνιον ἁ τὸ θυῶδες
πολλάκις οὐρανόθεν νεισομένα καθορᾷς,
δέξαι βύσσινον εἷμα, τό τοι μετὰ παιδὸς ἀγαυᾶς
Νοσσίδος ὕφανεν Θεύφιλις ἁ Κλεόχας.

A HÉRA

Héra vénérable, toi qui souvent, descendant du haut du ciel, contemples le sanctuaire parfumé de Lacinium, reçois le vêtement du lin le plus fin que, avec son illustre fille Nossis, tissa pour toi Theuphilis, fille de Kléocha.

3

εἰς Ῥίνθωνα.

Καὶ καπυρὸν γελάσας παραμείβεο, καὶ φίλον εἰπὼν
ῥῆμ' ἐπ' ἐμοί. Ῥίνθων εἶμ' ὁ Συρακόσιος
Μουσάων ὀλίγη τις ἀηδονίς · ἀλλὰ φλυάκων
ἐκ τραγικῶν ἴδιον κισσὸν ἐδρεψάμεθα.

SUR RHINTHON

Et, ayant ri aux éclats, tourne-toi vers moi et dis-moi une parole amicale. Je suis Rhinthon de Syracuse, chétif rossignol des Muses, mais des bouffonneries tragiques nous avons cueilli notre lierre personnel.

4

εἰς εἰκόνα Σαβαιθίδος *.

Γνωτὰ καὶ τηνῶθε. Σαβαιθίδος, εἴδετε μὲν γὰρ,
ἀδ᾽εἰκὼν, μορφᾷ καὶ μεγαλοφροσύνᾳ.
θάεο τὰν πινυτάν, τό τε μείλιχον αὐτόθι τήνας
ἔλπομ᾽ ὁρᾶν · χαίροις πολλά, μάκαιρα γύναι.

SUR L'IMAGE DE SABAITHIS

Elle est reconnaissable même d'ici. Voyez : de Sabaithis c'est l'image par le corps et l'âme magnanime. Regarde cette sérénité; je crois voir aussi sa douceur. Réjouis-toi beaucoup, femme heureuse.

* Le texte de cette épigramme nous est parvenu altéré. On en a tenté de nombreuses restitutions.

ζ

Εἰς ἄγαλμα Μελίννης.

Ἀυτομέλιννα τέτυκται · ἴδ' ὡς ἀγανὸν τὸ πρόσωπον
ἀμὲ ποτοπτάζειν μειλιχίως δοκέει.
ὡς ἐτύμως θυγάτηρ τᾷ ματέρι πάντα προσῴκει ·
ἦ καλὸν ὅκκα πέλοι τέκνα γονεῦσιν ἴσα.

SUR UNE IMAGE DE MÉLINNA

Mélinna elle-même est figurée (ici). Vois comme son visage aimable semble me regarder avec la douceur du miel, comme véritablement la fille ressemble en tout à la mère. Il est beau que les enfants soient pareils aux parents.

6

Πρὸς Ἄρτεμιν.

Ἄρτεμι Δῆλον ἔχουσα καὶ Ὀρτυγίαν ἐρόεσσαν
τόξα μὲν εἰς κόλπους ἄγν' ἀπόθου Χαρίτων,
λοῦσαι δ' Ἰνωπῷ καθαρὸν χρόα, βᾶθι δ'ἐς οἴκους
λύσουσ' ὠδίνων Ἀλκέτιν ἐκ χαλεπῶν.

A ARTÉMIS

Artémis, toi qui règnes sur Délos et sur l'aimable Ortygie, dépose tes traits sacrés contre les seins des Kharites, et baigne dans l'Inopos ta chair pure, et va vers les maisons, pour délivrer Alkétis des pénibles travaux de l'enfantement.

7

Εἰς χρυσοῦν ἄγαλμα Ἀφροδίτης ὅπερ ἀνέθηκε Πολύαρχις.

Ἐλθοῖσαι ποτὶ ναὸν ἰδείμεθα τᾶς Ἀφροδίτας
τὸ βρέτας, ὡς χρυσῷ δαιδαλόεν τελέθει.
εἰσατό μιν Πολυαρχίς, ἐπαυρομένα μάλα πολλὰν
κτῆσιν ἀπ' οἰκείου σώματος ἀγλαΐας.

SUR UNE STATUE D'OR D'APHRODITA QU'AVAIT OFFERTE POLYARCHIS

Allons vers le temple, et voyons la statue d'Aphrodita, et comme elle est ingénieusement travaillée dans l'or. (C'est) Polyarchis (qui) la plaça, jouissant des trésors immenses (qu'elle avait tirés) de la beauté de son propre corps.

8

Εἰς εἰκόνα γυναικός.

Θυμαρέτας μορφὰν ὁ πίναξ ἔχει · εὖγε τὸ γαῦρον
τεῦξε, τό θ' ὡραῖον τᾶς ἀγανοβλεφάρου.
σαίνοι κέν σ'ἐσιδοῖσα καὶ οἰκοφύλαξ σκυλάκαινα,
δέσποιναν μελάθρων οἰομένα ποθορῆν.

SUR UNE IMAGE DE FEMME

Ce tableau retrace la beauté de Thymarété. On y voit sa fierté, et l'âge en fleurs de la (vierge) aux douces paupières. La petite chienne qui garde la maison, elle-même, frétillerait en te voyant, pensant voir la maîtresse de la demeure.

9

Εἰς εἰκόνα Ἀφροδίτης.

Τὸν πίνακα ξανθᾶς Καλλὼ δῶμον εἰς Ἀφροδίτας,
εἰκόνα γραψαμένα πάντ' ἀνέθηκεν ἴσαν.
ὡς ἀγανῶς ἕσταται· ἴδ' ἁ χάρις ἁλίκον ἀνθεῖ.
χαιρέτω· οὔ τινα γὰρ μέμψιν ἔχει βιοτᾶς.

SUR UNE IMAGE D'APHRODITA

Kalló, ayant dessiné une image sur cette planche, l'a offerte à la demeure de la blonde Aphrodita, que cette image représente. Combien elle est doucement figurée! Vois comme y fleurit la grâce! Réjouis-toi : car elle n'a aucun reproche dans sa vie.

10

Εἰς κεκρύφαλον Σαμύθας.

Χαίρεισάν τι ἔοικε κομᾶν ἀπὸ τᾶν Ἀφροδίταν
ἄνθεμα κεκρύφαλον τόνδε λαβεῖν Σαμύθας
δαιδάλεος τε γάρ ἐστι, καὶ ἁδύ τι νέκταρος ὄζει,
τοῦ, τῷ καὶ τήνα καλὸν Ἄδωνα χρίει.

SUR LE RÉSEAU DE SAMYTHA

Il a paru que l'Aphrodita avait reçu avec joie, en offrande, ce réseau de cheveux de Samytha. Car il est ingénieusement travaillé, et a une douce odeur de nektar, de ce (nektar) dont elle oint aussi le bel Adonis.

II

Εἰς Σαπφώ.

Ὦ ξεῖν', εἰ τύ γε πλεῖς ποτὶ καλλίχορον Μιτυλάναν
τᾶν Σαπφοῦς χαρίτων ἄνθος ἐναυσόμενος,
εἰπεῖν ὡς Μούσαισι φίλα, τήνᾳ τε Λόκρισσα
τίκτεν ἴσας δ'ὅτι μι τοὔνομα Νοσσίς. ἴθι.

SUR SAPPHO

Étranger, si tu navigues vers Mytilène aux beaux chœurs pour y cueillir la fleur des grâces de Sappho, dis-lui qu'une femme de Locres, chère aux Muses et à elle aussi, enfanta d'autres (chants) pareils et que mon nom est Nossis. Va.

Étranger, si tu navigues vers Mytilène aux beaux chœurs pour y cueillir la fleur des grâces de Sappho, dis-lui qu'une femme de Locres, chère aux Muses et à elle aussi, enfanta d'autres (chants) pareils et que mon nom est Nossis. Va.

Étrangère aux yeux noirs qui vas vers Mytilène
Où l'on cueille la fleur des grâces de Sappho,
Tes paupières sauront l'ardeur de son haleine,
Et ton âme, sa voix plus tendre qu'un écho.

Mytilène aux beaux chœurs, indolemment couchée,
Gonflera sous tes yeux ses voiles de byssus,
Et ses vierges viendront t'apporter leur jonchée
De roses, de fenouil, d'iris et de crocus.

Salut! dis à Sappho qu'une femme module
Les odes où persiste un souvenir d'Atthis,
Qu'elle a chanté ses vers devant le crépuscule :
Étrangère, apprends-lui que mon nom est Nossis.

Dis-lui qu'en appelant sa caresse inconnue,
J'ai sangloté d'amour sous mes cheveux épars,
Que je la vois, pareille à l'Aphrodite nue,
Dis-lui que je l'attends et que je l'aime... Pars!

Rien n'est plus doux qu'Érôs, et tout ce qui est heureux vient après. J'ai craché de ma bouche même le miel. Et voici ce que dit Nossis : Celle que Kupris n'a point aimée ne sait pas quelles fleurs sont les roses.

Vierges et femmes, rien n'est plus doux que l'amour.
Les Kharites aux bras blancs, et les jeunes Heures,
Les Piérides au front ardent comme le jour,
Et l'Aurore aux pieds nus, lui sont inférieures.

Je dédaigne le vin, je méprise le miel,
Je ne veux que le goût des baisers à ma bouche;
Ni les frissons de l'eau ni les remous du ciel
N'égalent l'ondoiement de ta chair sur ma couche.

Celle qui dédaigna le rire de Kupris
Et qui n'a point connu son lit de violettes
A le front gris des Morts. Ainsi parle Nossis
Dont l'Érôs enduisit de cire les tablettes.

Celle qui ne craint point à l'égal du trépas
Les aubes sans caresse et les nuits sans murmure,
O Déesse aux yeux bleus! celle-là ne sait pas
Quelles fleurs sont les roses de ta chevelure!

Universitas BIBLIOTHECA

Épitaphe

Et, ayant ri aux éclats, tourne-toi vers moi et dis-moi une parole amicale. Je suis Rhinthon de Syracuse, chétif rossignol des Muses, mais des bouffonneries tragiques nous avons cueilli notre lierre personnel.

J'ai ployé sous le poids accablant de la lyre,
Et j'ai pleuré jadis des vers sans lendemain :
Murmure une parole amicale, et d'un rire
Réjouis mon silence, et passe ton chemin.

Moi, qui fus un chétif rossignol des Piérides,
J'ai chanté le printemps au lumineux retour;
La lune me baigna de ses remous limpides,
J'ai vécu fervemment mes bleus minuits d'amour.

Je vis blondir Phoibé radieusement nue...
Aujourd'hui je sommeille au pied des aloès
Et des rudes cactus : et mon ombre inconnue
Erre dans la forêt muette de l'Hadès.

J'allumai pour l'hymen la torche qui flamboie,
Mes pampres ont orné le glorieux autel...
Un peu de cendre obscure... et pourtant de ma joie
Tragique je cueillis mon lierre personnel...

Déesse vénérable, toi qui souvent, descendant du haut du ciel, contemples le sanctuaire parfumé de Lacinium, reçois le vêtement du lin le plus fin que, avec son illustre fille Nossis, tissa pour toi Theuphilis, fille de Kléocha.

Bienheureuse Héra, la Très-Belle et l'Auguste,
Qui daignes contempler de tes regards puissants
Le glorieux naos que parfume l'encens,
Levant ton front d'ivoire où le béryl s'incruste,

Accepte en souriant cette robe de lin
Que les mains de Nossis tissèrent sous l'acanthe,
Nossis aux beaux sourcils, dont les cheveux d'amante
S'empourprent à l'égal du couchant et du vin.

Elle est reconnaissable même d'ici. Voyez : de Sabaithis c'est l'image par le corps et l'âme magnanime. Regarde cette sérénité; je crois voir aussi sa douceur. Réjouis-toi beaucoup, femme heureuse.

Ceux qui ne l'ont point vue admirent Sabaithis.
Lointaine, on la contemple en sa beauté présente :
Voici ses bras de rose et ses yeux de lapis
Et ses cheveux dorés que la brise tourmente.

Passant, arrête-toi devant ce frais regard
Que la claire sagesse anime de sa flamme,
Et dans ces traits, plus doux que le miel et le nard,
Reconnais la splendeur visible de son âme.

Garde la douce paix sur ton front, et souris
En ta double splendeur de vierge et d'amoureuse,
Immortelle au milieu des rosiers défleuris...
Salut à ton triomphe, ô femme bienheureuse!

Il a paru qu'Aphrodite avait reçu avec joie, en offrande, ce réseau de cheveux de Samytha. Car il est ingénieusement travaillé, et a une douce odeur de nektar, de ce (nektar) dont elle oint aussi le bel Adonis.

Dans l'ombre, d'où l'autel paré de flamme émerge,
L'offrande a réjoui la blanche Aphrodita :
Ce réseau, parfumé des cheveux d'une vierge,
Ce réseau qui ceignit le front de Samytha.

Le filet, savamment tissé par ses compagnes,
A l'odeur du nektar que tu versas jadis,
O Déesse ! en l'azur des célestes montagnes,
Sur le corps puéril et souple d'Adonis.

Comme le mélilot et l'iris de la berge,
Ce filet réjouit la claire Aphrodita,
Car il est parfumé des cheveux d'une vierge,
Car il ceignit le front doré de Samytha.

Kallô, ayant dessiné une image sur cette planche, l'a offerte à la demeure de la blonde Aphrodita, que cette image représente. Combien elle est doucement figurée! Vois comme y fleurit la grâce! Réjouis-toi : car elle n'a aucun reproche dans sa vie.

La Déesse a jailli des mains de la mortelle,
Ressuscitant son rire immortellement clair,
Plus blanche que l'écume et les embruns, et telle
Que la virent jadis le soleil et la mer...
La Déesse a jailli des mains de la mortelle.

Car ainsi la voulut et la rêva Kallô,
Qui jadis vit monter jusqu'à son apogée
Hespéros, et plus tard, dans un tremblant halo,
Le char de Sélanna descendre vers l'Égée;
La Déesse a fleuri le songe de Kallô.

Les patientes mains qui pétrirent l'argile
Achevèrent enfin leur labeur triomphal.
Tu t'échappas, Kupris, dont l'haleine distille
L'ambre artificiel et le miel végétal,
Des patientes mains qui pétrirent l'argile.

La statue a surgi de l'ivoire et de l'or...
Et frissonnants, autour de ta forme divine,
Les passereaux de l'aube ont pris leur prompt essor.
L'Aphrodita, debout et chryséléphantine,
Illumine les flots gris de ses cheveux d'or.

Et les regards levés sur la Déesse nue,
La vierge est morte, ayant accompli son désir,
Car les penseurs brûlés de la fièvre inconnue
Qui réclament le songe impossible à saisir,
Meurent, les yeux levés sur la Déesse nue.

... une femme de Locres... enfanta d'autres (chants) pareils...

Moi, la Kitharède de Locres
Dont la voix triompha,
Dans le jour de safrans et d'ocres
Qui trace son alpha,
Et dans le couchant d'écarlate
Où l'âme des œillets éclate
En véhémences d'aromate,
Je suis chère à Psappha.

La Prêtresse unique et multiple
Vint hier me choisir
Pour amoureuse et pour disciple
D'angoisse et de plaisir,
En me disant : « Vers les soirs tièdes,
Chante à la façon des Aèdes
La compagne que tu possèdes
Et qui fut ton désir.

« Dors sur le sein de ta maîtresse,
Comme moi près d'Atthis,
Lorsque la Nuit aux yeux bleus tresse
Ses couronnes d'iris... »
Par les tremblantes accalmies,
Ma voix aux craintes raffermies
Reprend les beaux chœurs des Amies,
Et mon nom est Nossis.

... chère aux Muses et à elle aussi...

O Lesbos, je suis chère à Psappha l'Immortelle,
Elle entend, dans l'Hadès, mes fugaces accords
Et la vierge de mon désir lui semble belle.

Elle sourit parmi le nuage des Morts,
Quand je viens, attisant les tièdes cassolettes,
Cueillir ses violettes.

Je t'ai cherchée, ô fleur des Kharites ! ô toi
Qu'on désire à travers les formes adorées,
Dans le mélos ployé sous une exacte loi
Et dans les flots sereins d'une mer sans marées,
Dans le rêve des gris oliviers, dans le chant
Funèbre du couchant.

Je n'ai point écouté les faiseurs de mensonges
Dont le souffle a terni la clarté de ton nom :
Je suis venue avec mes parfums et mes songes,
En répandant le lait de la libation,
Et je t'ai dit : « Voici les roses que je tresse,
Et voici ma jeunesse. »

Seule dans mon orgueil d'amour, j'ai méprisé
Les silences amers, les rires et les blâmes,
Et, pieuse disciple, à ton autel brisé,
J'ai rallumé l'ardeur expirante des flammes :
J'ai tissé le fenouil, la rose et le cerfeuil
En guirlandes de deuil.

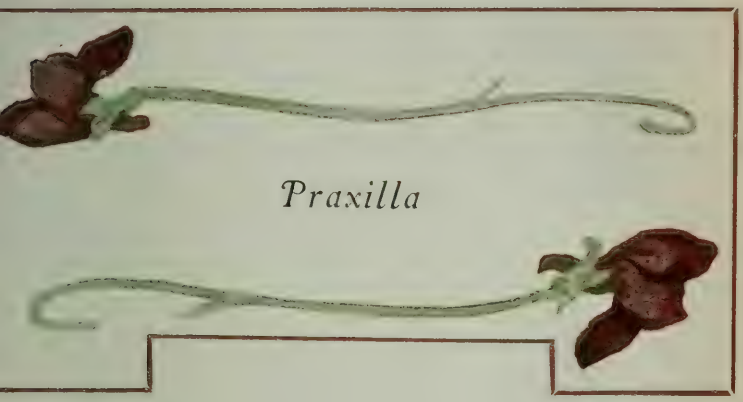
N'as-tu point dit, jadis, devant les cieux d'opales,
Caressant Éranna courbée à tes genoux,
Et mêlant tes cheveux noirs à ses cheveux pâles :
« Quelqu'un, dans l'avenir, se souviendra de nous.
Les Muses, à qui plaît la voix des amoureuses,
Nous firent glorieuses. »

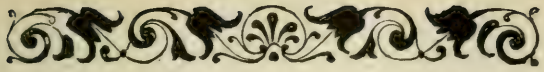
... mon nom est Nossis.

Que mon salut te suive au delà de la mer
Et des couchants de pourpre, ô femme qui navigues
Vers Mytilène aux murs vivants comme une chair,
Vers la Rive couchée en ses roses prodigues,
Qui recueille les noms jeunes et le printemps
Des hymnes consentants.

Éranna de Télos s'attarde dans la ligne
Féminine de la crique, — sa brève voix
Chante plaintivement le petit chant du cygne.
Parfois, ressuscitant les baisers d'autrefois,
Elle erre, les cheveux défaits, sous l'aile ombreuse
De sa nuit d'amoureuse.

Pars, Etrangère, annonce à l'ardente Sappho
Qui jaillit des Temps bleus, unique Fleur des Grâces,
Que, lente, j'ai tissé des strophes sans défaut
Lorsque sur le métier retombaient mes mains lasses,
Et dis, en apportant les couronnes d'iris,
Que mon nom est Nossis.


Praxilla



PRAXILLA

(Ol. 82. 2, av. J.-C. 450.)

L'odeur du mélilot, l'exaspération des roses, l'exaltation des flûtes et des cithares, évoquent impérieusement Praxilla, la Sikyonienne. Elle fut pareille à une Ménade.

Ses cheveux emmêlés pleurent le sang des vignes,

et ses yeux ont le reflet empourpré des grappes mûres. Ah! les lourds cheveux bleus de Praxilla, ceints de lierre et de la fleur des vignes!... Elle chante avec la force impétueuse, la fureur et le tumulte d'une Bacchante ivre.

La gloire aveuglante de Psappha et d'Éranna l'éblouit. Elle s'attarda à écouter les échos de Mytilène. Leur étrange ferveur compliqua ses hymnes. Elle célébra Kar-

néios, l'enfant aux blondeurs féminines aimé de Phoibos Apollôn, Karnéios, le fils d'Europa et de Zeus. A Sikyôn, où naquit Praxilla, Apollôn était surnommé Karnéios, en souvenir de l'éphèbe qui lui fut cher et qu'il instruisit dans les Arts Immortels. Avec l'antique simplicité, la Poétesse des Vignes glorifie les baisers du Dieu à l'adolescent. Elle ne les réprouve point, elle les considère avec complaisance. Elle chante Dionysos, le Dieu aux longues tresses parfumées, le Maître des Thyrses. Comme Psappha, elle sanglote les lamentations d'Adonis. Elle entre dans les chœurs de femmes qui, vers le printemps, pleurèrent la mort de l'éphèbe aimé par l'Aphrodite. Elle raconte l'enlèvement par Zeus épris de Khrysippos, l'adolescent aux boucles d'or. Cette amoureuse se plaît à glorifier tous les Érôs. Les inquiétants visages des éphèbes trop beaux et trop frêles l'attirent. Elle exalte la beauté ambiguë de Karnéios, car Latone veilla sur son enfance fragile, et Apollôn lui-même lui enseigna les Rythmes et les Chants. Leurs lèvres s'unirent sur la flûte sacrée.

Le Scholiaste de Théocrite invoque le témoignage de la Poétesse Sikyonienne :

« Praxilla dit que les Karnéia* tirèrent leur nom de Karnéios, fils de Zeus et d'Europa, qui fut aimé par Apollôn. »

* Nom de fêtes.

Praxilla appartient à l'immortelle Ecole dorienne, l'École de Psappha et d'Eranna, mais l'influence éolienne a teinté ses mètres et jusqu'à son dialecte. Ses contemporains lui accordèrent la gloire marmoréenne d'une statue. Lysippos, laborieux serviteur des Dieux et des Héros, fit surgir de la matière les traits vivants et pourtant divinisés de la Sikyonienne. Lysippos, qui éternisa le rire des joueuses de flûte ivres, glorifia la Kitharède, après avoir glorifié Héraklès et Alexandre.

Praxilla, incomparable Musicienne, fut maîtresse de l'art complexe du Rythme. Jamais Poétesse ni Poète n'égalèrent les sonorités changeantes de sa prosodie. Elle fut, par excellence, *la virtuose*. Nul, comme elle, ne sut moduler la strophe multiple et diverse. Le coloris de ses poèmes semblait emprunté à l'arc-en-ciel.

Comme Psappha, elle fonda une École de Poésie. Et l'on parla du rythme *praxillien* (πραξίλλειον) comme du rythme *saphique*. Ses *scholia* sont l'Absolu du genre. Elle atteignit jusqu'à la forme irréprochable. Le Dithyrambe, cher aux Ménades, brûla sur ses lèvres. Elle aimait les beaux cris dominant les musiques exaspérées.

La Poétesse des Vignes fut la Prêtresse du Désir, impérieux comme la faim, et du Chant, ardent comme la soif. Elle recherchait la Beauté sous toutes ses formes : les pieds nus que les grappes meurtries empourprent de leur sang, les pipeaux des bergers couronnés de roma-

rin et de fenouil et jusqu'au sourire lointain de la femme qui jette un beau regard à travers les fenêtres.

La Sicyonienne était avidement éprise de la vie dans toute sa force et dans toute sa clarté. La Nature lui apparut désirable et familière comme une Amante. Elle fit mieux que de la comprendre, elle la *sentit* jusque dans les fibres intimes de son être de femme. Elle l'aima plus attentivement qu'un philosophe et plus simplement qu'une paysanne.

Un sanglot unique traverse cette joie tumultueuse, cette fièvre d'amour et d'harmonie. C'est la terreur devant le Silence aux ombres impénétrables. C'est l'effroi et le recul devant le Mystère futur.

Les quelques lignes qui nous restent de sa lamentation sur Adonis, expriment avec une intensité inoubliable le regret des paysages et des jardins.

Si véritablement les Morts à qui l'existence fut douce et désirable reviennent sur la terre où persiste leur souvenir, l'ombre de Praxilla erre encore à travers les treilles sikyoniennes. Elle pleure inconsolablement d'avoir abandonné « *la lumière très belle du soleil, ensuite les astres brillants et le visage de la lune, et aussi les concombres de la saison et les pommes et les poires.* »

ΔΙΘΥΡΑΜΒΟΙ

I

ΑΧΙΛΛΕΥΣ.

Ἀλλὰ τεὸν οὔποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθον.

Dithyrambes

I

ACHILLE

Mais je ne persuadais jamais ton cœur dans ta poitrine.

2

ΑΔΩΝΙΣ.

Κάλλιστον μὲν ἐγὼ λείπω φάος ἠελίοιο,
δεύτερον ἄστρα φαεινὰ σελήναίης τε πρόσωπον
ἠδὲ καὶ ὡραίους σικύους καὶ μῆλα καὶ ὄγχνας.

ADONIS

J'abandonne à la vérité la lumière très belle du soleil, ensuite les astres brillants et le visage de la lune, et aussi les concombres de la saison et les pommes et les poires.

ΠΑΡΟΙΝΙΑ.

I

Ἀδμήτου λόγον, ὦ ἑταῖρε, μαθὼν τοὺς ἀγαθοὺς φίλει·
τῶν δειλῶν δ' ἀπέχου, γνοὺς ὅτι δειλῶν ὀλίγα χάρις.

Chansons Bachiques

I

O mon ami, ayant appris le discours d'Admète, aime les bons : et écarte-toi des hommes vils, ayant connu que la reconnaissance des hommes vils est petite.

2

Ὑπὸ παντὶ λίθῳ σκορπίον, ὦ ἑταῖρε, φυλάσσεο.

O mon ami, méfie-toi du scorpion sous toute pierre.

ΕΡΩΤΙΚΑ.

Ὦ διὰ τῶν θυρίδων καλὸν ἐμβλέπουσα,
παρθένε τὰν κεφαλάν, τὰ δ' ἔνερθε νύμφα.

Poèmes d'amour

O toi qui jettes un beau regard à travers les fenêtres, vierge par la tête, femme par en bas...

J'abandonne à la vérité la lumière très belle du soleil, ensuite les astres brillants et le visage de la lune, et aussi les concombres de la saison et les pommes et les poires.

Je quitte en gémissant la lumière très belle
Du soleil, et la grotte où l'azur vient pleuvoir,
Les prés où la cigale attend la sauterelle,
Les pipeaux de l'aurore et les flûtes du soir.

J'abandonne le rire attentif de la Lune,
L'éloge de la foule et l'accueil des amis,
Les vierges dénouant leur chevelure brune
Dans le jardin nocturne aux parfums endormis.

Les fils enchevêtrés des lueurs et des ombres
Ne m'enlaceront plus de leurs tissus légers,
L'ardeur des grappes et la fraîcheur des concombres
Ne m'attireront plus vers les brillants vergers.

Je ne cueillerai plus les pommes ni les poires,
Je ne mirerai plus mes yeux noirs dans le flot
Qui me taquine avec des appels illusoires,
Je ne m'étendrai plus parmi le mélilot...

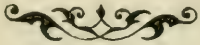
Mais dites : « Praxilla ne meurt pas tout entière,
Car ses chants font s'unir les lèvres et les mains,
Et son âme s'attarde en un peu de poussière
Sous les beaux oliviers qui bordent les chemins. »

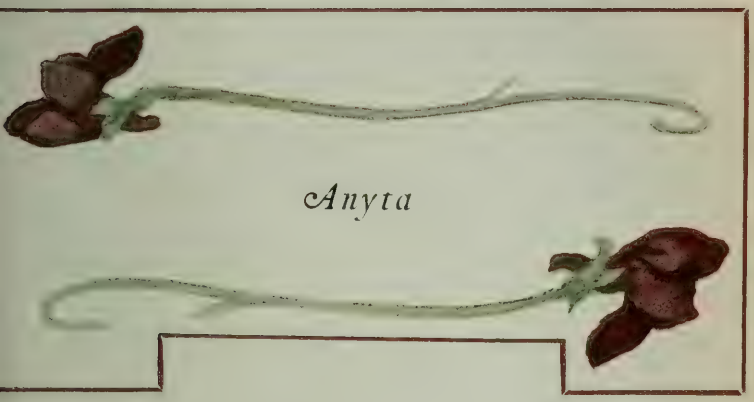
O toi qui jettes un beau regard à travers les fenêtres, vierge par la tête, femme par en bas...

O toi qui savamment jettes un beau regard,
Bleu comme les minuits, à travers les fenêtres,
Je te vis sur la route où j'errais au hasard
Des parfums et de l'heure et des rires champêtres.

Le soleil blondissait tes cheveux d'un long rai,
Tes prunelles sur moi dardaient leur double flamme;
Tu m'apparus, ô nymphe! et je considérai
Ton visage de vierge et tes hanches de femme.

Je te vis sur la route où j'errais au hasard
Des ombres et de l'heure et des rires champêtres,
O toi qui longuement jettes un beau regard,
Bleu comme les minuits, à travers les fenêtres.




Anyta

ANYTA

Et voici une des plus vibrantes Kitharèdes, la mystérieuse Anyta, qui s'avance, les mains pleines de lys. Ses vers la révèlent plus que l'histoire. Elle est irréelle et légendaire.

On ignore jusqu'au lieu de sa naissance. La plupart des anciens auteurs l'appellent Anyté de Tégée. D'autres la nomment Anyta de Mytilène. Antipater lui accorde une place auprès de Psappha, de Praxilla et de Moïro. Il lui donne le titre d'*Homère féminin*. La plupart de ses épigrammes sont écrites dans le vieux style dorien des chants avec chœurs.

La date de son éclosion poétique est plus qu'incertaine, Tatien raconte que la statue d'Anyta fut taillée dans le marbre par Euthycratis et Céphisodotos (300 av. J.-C.).

Mais, le plus souvent, les Statues des poétesses et des héroïnes furent élevées après leur mort, et il n'y a point la plus légère preuve qu'Anyta ait été la contemporaine de ces Artistes. Certains ont voulu voir dans l'épigramme consacrée à Ménédaios une indication relative à la date cherchée. Ils prétendent que Damis était le chef de ce nom, célèbre par sa valeur dans la guerre des Messéniens. Succédant à Aristodème sur le champ de bataille, il l'égala par sa sagesse et son courage (vers 723 av. J.-C.). Mais c'est là une supposition hasardeuse que l'on ne peut guère accepter historiquement.

Dans une telle indécision de distance, toutes les conjectures sont permises. L'hypothèse même de l'existence des deux Kitharèdes, Anyté de Tégée et Anyta de Mytilène, n'est point du tout inadmissible. Le caractère épique de certains vers guerriers contraste brutalement avec la grâce délicate des vers idylliques sur les Nymphes et sur Pan. Comment ne point imaginer, d'ailleurs, que la poétesse de l'épigramme : *A la statue de Pan* ne se soit point souvenue du verger de Psappha ?

Voici le fragment d'Anyta :

Étranger, repose tes membres brisés sous ces roches : un souffle aimable résonne pour toi dans les verts feuillages. Et bois au jaillissement frais de la source : car ce repos est cher aux voyageurs dans la chaleur brûlante.

Et voici le fragment de la Tisseuse de Violettes :

Alentour (la brise) murmure fraîchement à travers les branches des pommiers, et des feuillages frissonnants coule le sommeil.

Ces deux fleurs détachées n'exhalent-elles point la même fraîcheur agreste et le même parfum sauvage ? Anyta pleure la vierge Antibia comme Psappha pleure Timas « morte avant l'hymen ». Les vers d'Anyta sur une sauterelle ne sont-ils point aussi un écho, très personnellement modulé d'ailleurs, de la voix lointaine d'Éranna ?

A la sauterelle, rossignol des champs, et à la cigale qui gîte dans les chênes, Myrô a élevé cette tombe commune, jeune fille ayant versé une larme virginale, car l'Hadès difficile à persuader s'est hâté d'avoir son double jouet.

Anyta reprend ainsi le chant interrompu de la vierge de Télos :

Harmonieuse sauterelle, le soleil ne te verra plus chanter dans la riche maison d'Alkis. Car déjà tu voles sur les prairies de Klyméné et (sur) les fleurs baignées de rosée de Perséphoné d'or.

Parmi tant d'incertitudes surnage un fait certain, c'est qu'Anyté de Tégée n'a pu écrire l'épigramme sur les

vierges de Milet forcées par les Gaulois, attribuée à « Anyta de Mytilène ». Il est donc possible, encore une fois, il est même probable, que deux poétesses, Anyté et Anyta, ont existé, l'une fort avant le zénith de Psappha, l'autre fort après. Nous avons revêtu du nom d'Anyté la poétesse épique des harmonies martiales, et de celui d'Anyta la poétesse lyrique dont les poèmes sont des lys épars, les lys de Méléagre. L'épigramme sur le dauphin porte le nom de la poétesse qui l'écrivit paré du titre de μελοποιός, *poétesse lyrique,* ce qui fait imaginer que l'Aède en question a plus intimement aimé les μέλη. Que la familiarité avec laquelle nous traitons l'Histoire, plus impalpable ici que la légende, nous soit pardonnée. Il est parfois utile que la divination occupe le vide laissé par la critique.

Pausanias nous lègue une fable curieuse, et qui n'est point sans grâce, sur Anyté :

« Le temple d'Asklépios était en ruines : il fut reconstruit de fond en comble par un simple particulier, Phalysios. Il était malade des yeux et presque aveugle. Le dieu d'Epidaure lui envoie Anyté la poétesse, tenant des tablettes scellées. L'idée en vint à la femme dans un songe. Mais elle s'éveilla aussitôt et rentra dans la réalité. Et elle trouva dans ses mains des tablettes scellées, et, ayant fait voile pour Naupacte, elle ordonna à Phalysios d'enlever le cachet et de lire ce qui était écrit. D'autre

part, il lui paraissait impossible de lire les caractères, ses yeux étant dans l'état que j'ai dit. Espérant quelque chose de bon d'Asklépios, il enlève le cachet, et regardant la cire, (il voit) qu'il est guéri, et donne à Anyté la somme inscrite sur la tablette, deux mille statères d'or*. »

Il nous faut chérir Anyta sous ses voiles. Louons la Poétesse aux mains pleines de lys d'avoir gracieusement évoqué la mer et les fontaines qui consolent les voyageurs lassés, les Nymphes bienfaisantes et Pan harmonieux. Contemplons, à travers ces quelques lignes dorées, le dauphin rejeté par les vagues et qui expire sur le sable. Contemplons le verger, battu par les vents, qui fleurit près de la plage blonde d'écume. Attardons-nous avec tendresse et avec respect devant cette œuvre féminine si profondément poétique. Et ne nous épuisons pas en de stériles efforts pour dissiper le mystère qui l'éloigne de nous plus que les siècles différents et le monde changé... Il est tant de visages et tant de rires qu'il est doux d'aimer sans les connaître...

* Environ cinquante mille francs de notre monnaie. Le statère équivaut à vingt-cinq francs à peu près.

ANYTÉ DE TÉGÉE

I

Εἰς Λέβητα.

Βευχανδὴς ὁ λέβης · ὁ δὲ θεὶς Ἐριάσπιδα ὑιὸς
Κλεύβοτος · ἁ πάτρα δ'εὐρύχορος Τέγεα ·
τ'Ἀθάνᾳ δὲ τὸ δῶρον · Ἀριστοτέλης δ'ἐποίησεν
Κλειτόριος, γενέτᾳ ταὐτὸ λαχὼν ὄνομα.

SUR UN CHAUDRON

Ce chaudron est d'une grande capacité. Kleubotos, fils d'Ériaspidas, l'a offert. Sa patrie est la vaste Tégée. Il fit (ce)

don à Athéna. Et celui qui l'a fabriqué est Aristote de Kléitor, qui eut le même nom que son père.

II

Εἰς ἀνάθημα τοῦ Ἐχεκρατίδου.

ἕσταθι τῇδε, κρανεία βροτοκτόνε, μηδ' ἔτι λυγρὸν
χάλκεον ἀμφ' ὄνυχα στάζε φόνον δαίων·
ἀλλ' ἀνὰ μαρμάρεον δόμον ἁμένα αἰπὺν Ἀθανᾶς,
ἄγγελλ' ἀνορέαν Κρητὸς Ἐχεκρατίδα.

SUR UNE OFFRANDE D'ÉCHÉCRATIDAS

Reste ici, homicide (lance) de bois de cornouiller, et ne répands plus le triste meurtre des ennemis autour de ton ongle d'airain : mais, fixée dans la haute demeure en marbre de l'Athéna, dis la bravoure du Crétois Échécratidas.

III

Ἥβᾳ μέν συ, Προάρχε, πεσὼν παίδων τάγε μαπρὸς
στήθεα ἐν δνοφερῷ πένθει ἔθου ῥθίμενος.
ἀλλὰ καλόν τοι ὕπερθεν ἔπος τόδε πέτρος ἀείδει,
ὡς ἔθανες πρὸ ῥίλας μαρναμένος πατρίδος.

Tombé dans la fleur de ta jeunesse, Proarchos, tu as jeté par ta mort le cœur de ta mère dans un deuil ténébreux. Mais la pierre qui te recouvre te chante ce beau chant (disant) que tu es mort en combattant pour ta chère patrie.

IV

Οὐχὶ Θεμιστοκλέους Μάγνης τάφος, ἀλλὰ κέχωσμαι
Ἑλλήνων φθονερῆς σῆμα κακοτροπίης.

Je ne suis pas le tombeau magnésien de Thémistocle, mais j'ai été élevé comme un monument de la funeste ingratitude des Hellènes.

V

Εἰς τάφον Μενεδαίου.

μνᾶμα τόδε φθιμένου Μενεδαίου εἵσατο Δᾶμις,
ἵππῳ ἐπεὶ στέρνον τοῦδε δαφοινὸς Ἄρης
τύψε · μέλαν δέ οἱ αἷμα ταλαυρίνου διὰ χρωτὸς
ζέσσ', ἐπὶ δ' ἀργαλέαν βῶλον ἔδευσε φόνῳ.

SUR LE TOMBEAU DE MÉNÉDAIOS*

Damis éleva ce tombeau en mémoire de Ménédaios, quand l'Arès sanglant frappa sur son cheval la poitrine de celui-ci; et un sang noir bouillonna à travers sa peau ferme, et il arrosa de son meurtre la terre rude.

* D'après une autre interprétation, cette épigramme serait consacrée au cheval de guerre de Damis.

VI

Εἰς Ἀμύντορα.

Λύδιον οὖδας ἔχει τόδ' Ἀμύντορα παῖδα Φιλίππου
πολλὰ σιδηρείης χερσὶ θιγόντα μάχης.
οὐδὲ μιν ἀλγινόεσσα νόσος δόμον ἤγαγε νυκτός,
ἀλλ' ὄλετ' ἀμφ' ἑτάρων σχῶν κυκλόεσσαν ἴτυν.

SUR AMYNTOR

Cette terre lydienne garde Amyntor, fils de Philippe, qui, de ses mains, toucha souvent le combat de fer; et ce n'est pas une maladie douloureuse qui l'a conduit à la demeure de la nuit, mais il est mort en couvrant ses compagnons de son vaste bouclier.

VII

Μάνης οὗτος ἀνὴρ ἦν ζῶν ποτέ. νῦν δὲ τεθνηκὼς
ἴσον Δαρείῳ τῷ μεγάλῳ δύναται.

Cet homme était autrefois, quand il vivait, Manès, et, maintenant qu'il est mort, il égale en pouvoir le grand Darius.

VIII*

Ὤλευ δήποτε, Μαῖρα, πολυῤῥιζον παρὰ θάμνον,
Λόκρι, φιλοφθόγγων ὠκυτάτη σκυλάκων,
τοῖον ἐλαφρίζοντι τεῷ ἐγκάτθετο κώλῳ
ἰὸν ἀμείλικτον ποικιλόδειρος ἔχις.

Tu es donc morte, Maira la Locrienne, près de l'arbuste aux nombreuses racines, toi la plus prompte des petites chiennes bruyantes, si inexorable fut le poison que déposa dans ton agile patte le serpent au cou nuancé.

* « Anyté de Tégée couvrit de gloire une (petite chienne) locrienne sur laquelle elle écrivit, dit-on, cette épitaphe. »

POLLUX.

Reste ici, homicide (lance) de bois de cornouiller, et ne répands plus le triste meurtre des ennemis autour de ton ongle d'airain : mais, fixée dans la haute demeure en marbre de l'Athéna, dis la bravoure du Crétois Échécratidas.

Quittant l'air troublé que laboure
Le glaive aux éclairs froids,
Redis au peuple la bravoure
Du valeureux Crétois.
Repose en paix, ô rouge lance !
Évoque, dans la somnolence
De ces murs au grave silence,
Les combats d'autrefois.

Dans l'ombre que l'encens parfume,
Près de l'autel serein,
Tu regrettes le sang qui fume,
Et le choc souverain;
Sur la plaine où le jour s'efface,
Mélancoliquement tenace,
Tu ne dresses plus la menace
De ton ongle d'airain.

Ici, le soir fumeux attriste
De son rire fané
Le sanctuaire d'améthyste
Et de jaspe veiné.
Repose dans la ténèbre ample
Et pacifique de ce temple,
Où la vierge aux bras blancs contemple
L'image d'Athéné.

ANYTA DE MYTILÈNE

I

Φριξοκόμᾳ τόδε Πανὶ καὶ αὐλιάσιν θέτο Νύμφαις
δῶρον ὑπὸ σκοπιᾶς Θεύδοτος οἰονόμος ·
οὕνεχ' ὑπ' ἀζαλέου θέρεος μέγα κεκμηῶτα
παῦσαν, ὀρέξασαι χερσὶ μελιχρὸν ὕδωρ.

A Pan aux cheveux hérissés et aux Nymphes protectrices des bergers, Theudotos qui fait paître des brebis offrit ce présent sous son lieu d'observation. C'est parce que, un jour qu'il était grandement fatigué par l'été desséchant, elles le reposèrent, lui ayant présenté dans leurs mains une eau douce comme le miel.

II

Ἑρμᾶς τᾶδ' ἕστακα παρ' ὄρχατον ἠνεμόεντα
ἐν τριόδοις πολιᾶς ἐγγύθεν αἰόνος,
ἀνδράσι κεκμηῶσιν ἔχων ἄμπαυσιν ὁδοῖο·
ψυχρὸν δ' ἀχραὰς κράνα ὕδωρ προχέει.

Moi, Hermès, je suis debout près du jardin ouvert aux vents, au croisement des trois chemins, près de la mer blanchissante, offrant aux hommes fatigués une halte dans leur route : et une source pure leur verse une eau fraîche.

III

εἰς ἄγαλμα Πανός.

Ξεῖν', ὑπὸ τᾶν πέτραν τετρυμμένα γυῖ' ἀνάπαυσον.
ἁδύ τοι ἐν χλωροῖς πνεῦμα θροεῖ πετάλοις ·
πίδακα τ'ἐκ παγᾶς ψυχρὸν πίε · δὴ γὰρ ὁδίταις
ἄμπαυμ' ἐν θερμῷ καύματι τοῦτο φίλον.

SUR UNE STATUE DE PAN

Étranger, repose tes membres brisés sous ces roches : un souffle aimable résonne pour toi dans les verts feuillages. Et bois au jaillissement frais de la source : car ce repos est cher aux voyageurs dans la chaleur brûlante.

IV

Εἰς δελφῖνα.

Οὐκ ἔτι δὴ πλωτοῖσιν ἀγαλλόμενος πελάγεσσιν
αὐχέν' ἀναῤῥίψω βυσσόθεν ὀρνύμενος,
οὐδὲ περὶ σκάλμοισι νεὼς περικαλλέα χείλη
ποιφύξω, τ'ἀμᾷ τερπόμενος προτομᾷ·
ἀλλά με πορφυρέα πόντου νοτὶς ὦσ' ἐπὶ χέρσον,
κεῖμαι δὲ ῥαδινὰν τάνδε παρ' ἠϊόνα.

SUR UN DAUPHIN

Jamais plus, réjoui des ondes propres à la navigation, je ne lancerai mon cou, bondissant du fond de l'eau, ni je ne soufflerai avec force de mes belles lèvres le long des tolets du navire, charmé de mon torse. Mais la fraîcheur empourprée de la mer m'a poussé sur la terre ferme, et je gis sur ce rivage délicat.*

* Beaucoup de navires portaient un torse de dauphin à leur proue.

V

εἰς τράγον.

Ἡνία δή τοι παῖδες ἐνὶ, τράγε, φοινικόεντα
θέντες καὶ λασίῳ φιμὰ περὶ στόματι,
ἵππια παιδεύουσι θεοῦ περὶ ναὸν ἄελθα,
ὄφρ' αὐτοὺς φορέῃς νήπια τερπομένους.

SUR UN BOUC

Des enfants, ô bouc, ayant passé à ta gueule velue des rênes couleur de pourpre et une têtière, t'enseignent autour du temple du dieu les jeux des chevaux, afin que tu les portes pour amuser les tout petits.

VI

α. τίπτε κατ' οἰόβατον, Πὰν ἀγρότα, δάσκιον ὕλαν
ἥμενος, ἁδυβόᾳ τῷδε κρέκεις δόνακι;

β. ὄφρα μοι ἑρσήεντα κατ' οὔρεα ταῦτα νέμοιντο
πόρτιες ἠϋκόμων δρεπτόμεναι σταχύων.

A. *Pourquoi, ô Pan agreste, assis près de la fontaine où vont les brebis, joues-tu de ce chalumeau harmonieux?*

B. *Afin que sur ces monts couverts de rosée les génisses paissent, broutant les épis à la belle chevelure.*

VII

Κύπριδος οὗτος ὁ χῶρος, ἐπεὶ φίλον ἔπλετο τήνᾳ
αἰὲν ἀπ' ἠπείρου λαμπρὸν ὁρῆν πέλαγος,
ὄφρα φίλον ναύτῃσι τελῇ πλόον· ἀμφὶ δὲ πόντος
δειμαίνει, λιπαρὸν δερκόμενος ξοάνον.

Ce lieu est à Kupris, puisqu'il lui fut toujours cher de voir du continent la mer brillante, afin qu'elle puisse accorder une navigation heureuse aux matelots; et, tout autour, la mer tremble, voyant la radieuse statue.

VIII

Εἰς Ἀντιβίαν.

Παρθένον Ἀντιβίαν κατοδύρομαι, ἧς ἔπι πολλοὶ
νυμφίοι ἱέμενοι πατρὸς ἵκοντο δόμον.
κάλλεως καὶ πινυτῆτος ἀγακλέος · ἀλλ' ἐπὶ πάντων
ἐλπίδας οὐλομένη μοῖρ' ἐκύλισσε πρόσω.

SUR ANTIBIA

Je me lamente sur la vierge Antibia, pour laquelle beaucoup de prétendants vinrent à la maison de son père. Elle était renommée pour sa beauté et sa sagesse. Mais la Moïra, renversant les espérances de tous, l'a précipitée dans l'ombre.

IX

Εἰς Φιλαινίδα.

Πολλάκι τῷδ' ἐλεφυδνὰ κόρας ἐπὶ σάματι Κλεῖνα
μάτηρ ὠκύμορον παῖδ' ἐβόασε, φίλαν
ψυχὰν ἀγκαλέουσα Φιλαινίδος, ἃ πρὸ γάμαιο
χλωρὸν ὑπὲρ ποταμοῦ χεῦμ' Ἀχέροντος ἔβα.

SUR PHILAINIS

Souvent, sur ce tombeau de la jeune fille lamentable, Klëïna, sa mère, pleura à grands cris son enfant morte prématurément, appelant l'âme chère de Philainis qui, avant le mariage, marcha vers l'onde verte du fleuve de l'Achéron.

X

Λοίσθια δὴ τάδε πατρὶ φίλῳ περὶ χεῖρε βαλοῦσα
εἶπ' Ἐρατὼ, χλωροῖς δάκρυσι λειβόμενα·
ὦ πάτερ, οὔτοι ἔτ' εἰμὶ, μέλας δ' ἐμὸν ὄμμα καλύπτει
ἤδη ἀποφθιμένης κυάνεον θάνατος.

Pour la dernière fois ayant embrassé son père bien-aimé, Ératô, les joues baignées de larmes pâles, dit : « O père, je ne suis plus, et déjà la mort noire voile mes yeux assombris, car je suis morte. »

XI

εἰς τὰς γ' παρθένους Μιλησίας τὰς ὑπὸ Γαλατῶν βιασθείσας.

Οἰχόμεθ', ὦ Μίλητε, φίλη πατρὶ, τᾶν ἀθεμίστων
τᾶν ἀνόμαν Γαλατᾶν ὕβριν ἀναινόμεναι.
παρθενικαὶ τρισσαὶ πολιάτιδες, ὧν ὁ βίαιος
Κελτῶν εἰς ταύτην μοῖραν ἔτρεψεν Ἄρης.

SUR LES TROIS VIERGES DE MILET FORCÉES PAR LES GALATES

Nous fuyons, ô Milet, chère patrie, repoussant la violence des Galates sans justice et sans loi. (Nous sommes) les trois citoyennes vierges que le violent Arès des Celtes tourna vers un même destin.

XII

εἰς ἀλέκτορα.

Οὐκ ἔτι μ' ὡς τὸ πάρος πυκιναῖς πτερύγεσσιν ἐρέσσων
ὄρσεις, ἐξ εὐνῆς ὄρθριος ἐγερόμενος.
ἦ γὰρ σύπνωντα σίνις λαθραδὸν ἐπελθὼν
ἔκτεινεν λαιμῷ ῥύμφα καθεὶς ὄνυχα.

SUR UN COQ

Battant l'air de tes ailes, tu ne m'éveilleras plus comme autrefois, m'arrachant de grand matin à ma couche. Car un voleur, t'ayant surpris en cachette pendant ton sommeil, t'a tué, ayant vite imprimé son ongle à ton gosier.

XIII

εἰς τράγον χαλκοῦν.

Θάες τὸν Βρομίου κεραὸν τράγον, ὡς ἀγερώχως
ὄμμα κατὰ λασιᾶν γαῦρον ἔχει γενύων.
κυδιόωντ' ὅτι οὔ θάμ' ἐν οὔρεσιν ἀμφί περ εἶδε,
βόστρυχον εἰς ῥοδέαν Ναὶς ἔδεκτο χέρα.

SUR UN BOUC D'AIRAIN

Considère ce bouc cornu de Bromios, comme fièrement il porte son œil impétueux le long de ses máchoires velues. C'est que souvent, dans les montagnes, Nais le vit glorieux et prit dans sa main de rose ce poil frisé.*

* Autre nom de Dionysos.

A Pan aux cheveux hérissés et aux Nymphes protectrices des bergeries, Theudotos, qui fait paître des brebis, offrit ce présent sous son lieu d'observation. C'est parce que, un jour qu'il était grandement fatigué par l'été desséchant, elles le reposèrent, lui ayant présenté dans leurs mains une eau douce comme le miel.

D'invisibles pipeaux charment ma solitude.
Le soir voit défleurir le mélilot des prés.
O nymphes aux yeux verts, et toi, Pan au poil rude,
Je vous offre ces fruits que l'automne a dorés.

Lorsque j'ai convoité la fraicheur des fontaines,
Étendu sur la roche et las des longs chemins,
Vous m'avez apporté l'eau des sources lointaines,
O nymphes! dans le creux frissonnant de vos mains.

Je n'ai plus redouté l'aridité des sables,
Bouclier d'or où se double l'airain du ciel,
Car j'ai bu longuement, dans vos mains pitoyables,
L'eau claire qui me fut plus douce que le miel.

Moi, Hermès, j'étais debout près du jardin ouvert aux vents, au croisement de trois chemins, près de la mer blanchissante, offrant aux hommes fatigués une halte dans leur route : et une source pure leur verse une eau fraîche.

Ici, dans le verger où se croisent les vents,
Près du sable blanchi par le sel et l'écume,
J'accorde le repos, loin des étés fervents,
Sur l'herbe aux bleus reflets que le cerfeuil parfume.

L'air marin courbe l'orme et les pommiers fleuris,
Mais, ici, la langueur du mélilot s'exhale,
Et, baignant l'aloès et le vert tamaris,
La fontaine jaillit, riante et virginale.

Moi, l'Hermès dont les yeux suivent les flots d'étain,
Sur mon socle de pierre aux bords moussus, j'écoute
Le chant de l'eau, plus clair que le pipeau lointain,
Et les pâtres lassés ont oublié la route.

Ce lieu est à Kupris, puisqu'il lui fut toujours cher de voir du continent la mer brillante, afin qu'elle puisse accorder une navigation heureuse aux matelots ; et, tout autour, la mer tremble, voyant la radieuse statue.

Sur les rocs ont erré les pieds nus de Kupris.
Elle aime à contempler, du haut de la falaise,
Les ondes déployant leurs violets d'iris
Dont l'immortel ennui s'exaspère et s'apaise.
Sur les flots ont erré les pieds nus de Kupris.

La vague a reconnu la voix de la Déesse
Qui jaillit autrefois du délicat embrun,
Blonde sous le jour blond que le désir oppresse,
Et respirant l'iode ainsi qu'un frais parfum.
La vague a reconnu la voix de la Déesse.

Son image a dompté le courroux de la mer.
Elle accorde la paix et le soleil aux voiles,
Et, souriant aux nefs de son visage clair,
Elle fait resplendir les nuits belles d'étoiles.
Son image a dompté le courroux de la mer.

... appelant l'âme chère de Philainis qui, avant le mariage, marcha vers l'onde verte du fleuve de l'Achéron.

La vierge Philainis traversa les Eaux vertes
De l'Achéron, sans voir les flambeaux de l'hymen,
Et les lys sont tombés d'entre ses mains ouvertes.
Sur la stèle de deuil pleure le cyclamen.
Avant de voir brûler les flambeaux de l'hymen,
La vierge Philainis traversa les Eaux vertes.

Dans les prés où la lune efface le soleil,
La vierge Philainis tresse les asphodèles.
Perséphona, fermant les yeux noirs du sommeil,
Rouit le lin parmi ses compagnes fidèles,
Et parfois, en rêvant, cueille les asphodèles
Dans les prés où la lune efface le soleil.

A. — *Pourquoi, ô Pan agreste, assis près de la fontaine où vont les brebis, joues-tu de ce chalumeau harmonieux?*

B. — *Afin que sur ces monts couverts de rosée les génisses paissent, broutant les épis à la belle chevelure.*

A. Tu respires l'odeur de l'herbe et de la terre,
Et ta flûte s'exhale en des frissons légers...
Pan rustique, pourquoi demeurer solitaire,
Assis dans le bois sombre à l'écart des bergers?

B. Je taille les pipeaux où traîneront mes lèvres,
Moi, dieu de l'hyacinthe et de l'épi barbu...
Et mes simples chansons attireront les chèvres
Vers l'ombre et la rosée où les Nymphes ont bu.

Jamais plus, réjoui des ondes propres à la navigation, je ne lancerai mon cou, bondissant du fond de l'eau, ni je ne soufflerai avec force de mes belles lèvres le long des tolets du navire, charmé de mon torse. Mais la fraîcheur empourprée de la mer m'a poussé sur la terre ferme, et je gis sur ce rivage délicat.

Le souffle de la mer, adouci par le soir,
Ne réjouira plus mes lèvres et mes joues,
Et je ne verrai plus, le long des belles proues,
Mon image, comme en le métal d'un miroir.

Je ne monterai plus des profondeurs marines,
Je ne m'ébrouerai plus au soleil du matin,
Je ne me plairai plus au sourire enfantin
De l'aurore, jouant avec ses cornalines.

O passant, j'ai quitté le transparent émail
Des flots, où le vent pleure en d'étranges syllabes,
Où grouille obscurément la détresse des crabes,
A travers le soir gris que bleuit le corail.

Car le bondissement des courants implacables
M'a jeté sur la rive aux longs varechs flottants.
Voici la Mort au front paré d'algues, — j'attends,
Hors d'haleine et couché sur le velours des sables.

Moïrô

MOÏRÔ

Moïrô ou Myrô, la poétesse byzantine, nous apporte, comme Anyta, des lys très blancs. De même que toutes les âmes ardentes et tristes, elle aima la mer. Son hymne à Poseïdôn fut une de ses œuvres les plus sculpturales. Son audace et sa vigueur poétiques ne ployèrent point sous le rude fardeau de l'Épopée. Elle porta héroïquement la Lyre de Fer. Mais elle ne dédaigna point non plus de s'alanguir jusqu'au chant érotique et de s'attrister jusqu'à l'élégie.

Les deux seules épigrammes qui nous restent d'elle font comprendre quelle vaste perte nous affligea lorsque ses œuvres sombrèrent à jamais.

Moïrô n'appartient point à la blanche théorie des vierges harmonieuses. Elle fut la femme du grammairien Andromachos, surnommé Philologos, et la mère ou la fille d'Homère le Byzantin (300 ou 290 avant J.-C.), grammairien comme Andromachos et poète comme elle.

Fervemment amoureuse de l'Iliade et de l'Odyssée, la Kitharède byzantine commenta avec une rare perspicacité tendre certains passages de l'Aède errant. Athénée dit : « Moïrô la Byzantine fut la première à comprendre la pensée des poèmes d'Homère dans son œuvre intitulée : *La Mémoire,* disant que les colombes apportent l'ambroisie à Zeus. »

Eustathios dit encore :

« La Byzantine Moïrô, qui fut poétesse, elle aussi, raconte, selon le témoignage d'Athénée dans son livre sur les pigeons sauvages, en parlant de l'aigle, qu'au temps où Zeus était élevé en Crète, un grand aigle tirait avec son bec le nektar de la falaise et le portait vers Zeus très sage au conseil. Et ce fut en récompense que Zeus, dont le tonnerre traverse les distances, lorsqu'il eut vaincu Khronos, rendit l'aigle immortel et le plaça dans les cieux, c'est-à-dire qu'il le rangea parmi les étoiles. Comme elle le dit aussi, il accorda la même gloire aux timides colombes qui sont maintenant les messagères de l'été et de l'hiver. Hésiode partage cette opinion. On voit d'après ces paroles : *il accorda la même gloire aux*

colombes, que Moïrô veut être d'accord avec Homère. Comme l'aigle, selon elle, ainsi les colombes, selon Homère, portent l'ambroisie à Zeus. »

Les Anciens estimèrent assez haut les délicats et vigoureux poèmes de Moïrô pour perpétuer sa beauté par une statue, œuvre de Céphisodotos.

Pausanias parle de la poétesse byzantine sous le nom de Myrôn.

« Myrôn Byzantine, auteur de vers épiques et élégiaques, dit qu'Amphion éleva le premier un autel à Hermès et que le dieu lui donna en récompense une lyre. »

Moïrô sut jeter les clameurs d'airain des imprécations. Parthénios dit en parlant de ses Ἀραί :

« Myrô raconte (ce qui suit) dans ses *Imprécations :* Une légende veut qu'Alkinoé, fille de Polybos le Corinthien et femme d'Amphilochos, fils de Dryas, fut frappée par Athéna irritée d'un amour furieux pour un étranger samien nommé Xanthos. Car une femme qui vivait du labeur de ses mains, nommée Nikandra, qui avait travaillé sous les ordres d'Alkinoé pendant un an, fut, après ce temps, renvoyée par elle sans avoir reçu son salaire complet. L'ouvrière supplia fervemment la Déesse de la venger de cette injuste frustration. Aussi Alkinoé arriva-t-elle à un si haut degré de folie qu'elle abandonna son foyer et les enfants qu'elle avait, et traversa la mer avec Xanthos. Mais, au milieu de sa navigation, elle se rendit

compte de ce qu'elle avait fait. Aussitôt elle versa d'abondantes larmes et appela tour à tour son époux et ses enfants. Xanthos tenta de la consoler par de nombreuses promesses; il lui disait que bientôt elle serait sa femme. Mais elle ne l'écouta point et se jeta dans la mer. »

Citons aussi Christodoros :

« Voici un autre Homère. Je ne le crois point, comme le premier des Aèdes, divin fils de Mélès* aux belles eaux. Mais l'illustre Myrô de Byzance l'enfanta près des rivages de Thrace, Myrô, que les Muses élevèrent dès son enfance et rendirent savante en l'art du beau chant héroïque. Cet (Homère)-ci suivit la vocation inspirée de poète tragique et honora par ses vers Byzance, sa patrie. »

Moirô nous apparait, chaste et fleurie, à la fois savante et inspirée. Ses vers imposent leur charme limpide. Parmi le chœur lumineux des Kitharèdes, elle attire, par le mystère de son sourire byzantin.

* Mélès était un fleuve d'Ionie, près de Smyrne. On appelle souvent Homère : Mélésigène.

Ἀναθήματα τῇ Ἀφροδίτῃ.

Κεῖσαι δὴ χρυσέαν ὑπὸ παστάδα τὰν Ἀφροδίτας,
βότρυ, Διωνύσου πληθόμενος σταγόνι·
οὐδ' ἔτι τοι μάτηρ ἔρατον περὶ κλήμα βαλοῦσα
φύσει ὑπὲρ κρατὸς νεκτάρεον πέταλον.

Offrandes à l'Aphrodite

Sois placée sous le portique de l'Aphrodita, ô grappe, pleine de la sève de Dionysos : ta mère, t'ayant fait naître sur le sarment aimable, ne produira plus sur ta tête sa feuille de nektar.

εἰς νύμφας Ἀνιγριάδας.

Νύμφαι Ἀνιγριάδες, ποταμοῦ κόραι, αἳ τάδε βένθη
ἀμβρόσιαι ῥοδέαις στείβετε ποσσὶν ἀεί,
χαιρέτε καὶ σώζοιτε Κλεώνυμον, ὃς τάδε καλὰ
εἴσαθ' ὑπαὶ πιτύων ὕμμι, θεαί, ξόανα.

Sur les Nymphes de l'Anigros *

Nymphes de l'Anigros, vierges du fleuve, qui, divines, foulez constamment ces profondeurs de vos pieds de rose, réjouissez-vous et soyez favorables à Kléonumos, qui vous éleva sous les pins, ô Déesses, ces belles statues de bois.

* Rivière d'Élide.

Sois placée sous le portique d'or de l'Aphrodita, ô grappe, pleine de la sève de Dionysos : ta mère, t'ayant fait naître sur le sarment aimable, ne produira plus sur ta tête sa feuille de nektar.

O grappe, que l'ardeur des soirs ensanglanta
De chauds reflets, repose en ta pourpre moirée,
Sous le portique d'or de la Maison sacrée
Où, les yeux triomphants, règne l'Aphrodita.

Tu bleuissais parmi les fauves chevelures
Des Bacchantes, ô grappe à l'haleine de miel!
Par les soirs opulents, où la terre et le ciel
N'étaient plus qu'un verger bourdonnant de murmures.

La vigne, qui berçait ton odorant sommeil,
Ne te courbera plus sous l'étreinte des vrilles,
Et tu n'offriras plus aux brunes jeunes filles
Ta coupe où débordait la sève du soleil.

Nymphes de l'Anigros, vierges du fleuve, qui, divines, foulez constamment ces profondeurs de vos pieds de rose, réjouissez-vous et soyez favorables à Kléonumos, qui vous éleva sous les pins, ô Déesses, ces belles statues de bois.

Vierges de l'Anigros, nymphes aux pieds de rose,
Vous, dont la forme ondoie au gré du flot changeant,
Et qui faites briller les écailles d'argent
Des lumineux poissons, nymphes aux pieds de rose,

Venez, vous qui riez à travers les roseaux!
Car, sous les pins taillés comme une vigne enclose,
Votre image sculptée a réjoui les eaux,
O nymphes qui riez à travers les roseaux!

Appendice

CHARIXÉNA

CHARIXÉNA est peut-être l'une des plus antiques Poétesses de l'Hellas. Eustathios nous dit en parlant d'elle : « Charixéna était un auteur de chants pour instruments à cordes. C'est à elle que se rapporte le proverbe du Comique dans l'Assemblée des Femmes : « *Car ces choses ne sont pas du temps de Charixéna.* » Hésychius lui décerne l'épithète de *très ancienne,* ἀρχαία οὖσα : « Charixéna, très ancienne, était célèbre par sa folie. Quelques-uns disent aussi qu'elle a écrit des vers d'amour. Il y a sur elle un proverbe : « *Comme au temps de Charixéna.* » Et voici le témoignage de l'*Etymologicum magnum :* « Charixéna, la joueuse de flûte, est fort

ancienne : elle avait écrit des chants pour instruments à cordes; d'autres en font une poétesse lyrique. Théopompe dans ses *Cordes* dit : « *Car elle tire des sons d'instruments à cordes usés, comme du temps de Charixéna.* »

La Poétesse est mystérieuse et lointaine, — si lointaine que l'Imagination elle-même recule devant ce visage, voilé comme le visage d'Isis. Et, pourtant, un vague parfum de fenouil, un vague murmure de pipeaux, s'attardent autour de l'Image indécise.

Le souvenir de Charixéna est pareil à un fragment d'idylle... La Kitharède très ancienne fut une joueuse de flûte... Le paktis de Psappha et d'Éranna et la lyre de Korinna la Tanagréenne furent trop lourds pour ses mains lasses d'amoureuse... Mais son haleine brûlante enfiévra les roseaux creux, et, parfois, vers le soir, elle chanta l'ardente mélancolie des ferveurs déçues. Elle fut la servante harmonieuse de l'Aphrodita et de l'Erôs.

Pas plus que Psappha, elle n'échappa aux basses railleries des auteurs comiques, éternellement déshonorés par leur stupide incompréhension du Génie féminin. Elle eut, elle aussi, l'honneur d'être lapidée. Le blâme des sots n'est-il point le plus précieux hommage aux êtres supérieurs? Aristophane l'accuse d'être *simple* et *sotte*. Mais le ridicule est une arme souvent dangereuse à manier, et cette injure n'est point à l'honneur d'Aristophane.

Charixéna paraît avoir chanté à la façon de nos vieux

poètes, Marie de France, Charles d'Orléans, Villon. Elle chanta librement, comme les merles et les cigales. Les lois formelles de l'harmonie classique n'entravaient point encore sa neuve inspiration. Ses vers exhalaient une fraîcheur sauvage qui ne fut point sans charme. Ils se rapprochaient plus du dithyrambe que de l'ode sévère et solennelle. Les commentateurs la blâment de cette jeunesse de rythme et de pensée, qui garde toutes les gaucheries charmantes de l'adolescence. Ainsi, Boileau dédaigne d'un silence les Précurseurs si naïvement gracieux et s'écrie, avec un soupir de soulagement :

« *Enfin Malherbe vint...* »

L'Antique Musicienne appartient à l'école lyrique d'Éolie. Elle est l'éphémère Poétesse des baisers éphémères. Elle est périssable à l'égal de la Beauté vivante. Il faut aimer cette mémoire légère, qui semble un frêle écho de flûte perdu dans le couchant.

Tu goûtas l'amour sous l'érable
Qu'un soir fana,
O très antique, ô vénérable
Charixéna.

Ta flûte murmura ses peines,
Et résonna
Comme la brise dans les chênes,
Charixéna.

L'ombre, sur ton épaule nue
Qui frissonna,
Apportait la fièvre inconnue,
Charixéna.

Ta bouche de Musicienne
S'abandonna
Dans l'ardeur d'une nuit ancienne,
Charixéna.

KLÉOBULINA

KLÉOBULINA était la fille lumineuse de Kléobulos, un des Sept Sages. Citoyen de Lindos dans l'île de Rhodes, il était contemporain de Solon. Poète lyrique, il composa, comme devait le faire sa fille, des énigmes en vers. Un des premiers, il témoigna d'une conception plus noble de l'éducation des vierges. Il n'approuva point la stupide et brutale répression de l'indépendante Intelligence féminine.

La renommée de sa fille prouve triomphalement qu'il mit en œuvre ses théories : rare et belle fortune.

Kléobulina, née à Corinthe, fut nommée Eumétis par son père. Elle fut aussi chaste que belle. Elle est l'auteur d'énigmes en vers, dont les plus célèbres sont celle sur

l'Année et celle sur la Ventouse louée par Aristote. Kratinos composa une pièce dont elle fut l'héroïne.

Sphinx gracieux, Kléobulina propose des énigmes, et son regard est plus indéchiffrable que ses paroles mêmes. Elle possède le don du Mystère. Son esprit est à la fois radieux et profond comme le soleil sur l'eau. Elle sait le charme du sourire à travers un voile.

Ceux qui cherchent l'Insaisissable la chérissent de se dérober éternellement, ainsi que les Nymphes fuyantes et les Naïades lointaines... Selon une théorie antique et vénérable, l'homme n'aime jamais ce qu'il possède. Kléobulina l'a compris. C'est pourquoi, sans révéler le mot de ses harmonieuses énigmes, elle s'éloigne, les yeux détournés.

I

Ἄνδρ' εἶδον κλεπτοντα καὶ ἐξαπατῶντο βιαίως·
καὶ τὸ βίᾳ ῥέξαι τοῦτο δικαιότατον.

Je vis un homme qui volait et ils étaient trompés violemment; et agir par force c'est le plus juste.

II

Ἄνδρ' εἶδον πυρὶ χαλκὸν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα·
οὕτω συγκόλλως ὥστε σύναιμα ποιεῖν.

Je vis un homme ayant uni fortement de l'airain à du feu sur un homme, si étroitement qu'il les faisait du même sang.

II A

κνήμῃ νεκρὸς ὄνος με κερασφόρῳ οὖας ἔκρουσεν.

Un âne mort me frappa l'oreille de son sabot.

III

Εἷς ὁ πατήρ, παῖδες δὲ δυώδεκα · τῶν δὲ ἑκάστῳ
παῖδες δὶς τριήκοντα διάνδιχα εἶδος ἔχουσαι ·
αἱ μὲν λευκαὶ ἔασιν ἰδεῖν, αἱ δ' αὖτε μέλαιναι ·
ἀθάνατοι δὲ τ' ἐοῦσαι ἀποφθινύθουσιν ἅπασαι.

Le père est unique, les enfants sont douze; chacun d'eux a deux fois trente filles dont l'aspect est double; les unes sont

blanches, les autres, au contraire sont noires, et, étant immortelles, elles meurent toutes.

Quand, d'un geste, le soir fait taire
La flûte et la syrinx,
Tu sais embrumer de mystère
Tes prunelles de lynx.
Tandis que la ténèbre englobe
Les plis fugitifs de ta robe,
L'énigme prompte se dérobe
Sur tes lèvres de sphinx.

L'ombre fait vaciller la flamme
De tes yeux d'un bleu noir.
Ta voix où s'attendrit ton âme,
Vague comme l'espoir,
Et qui pactise avec la rude
Et pitoyable solitude,
Sait imiter l'incertitude
De la mer et du soir.

Variations sur un Thème

LES BEAUX CHŒURS

ETRANGÈRE, *si tu navigues vers Mytilène aux beaux chœurs pour y cueillir la fleur des grâces de Sappho, dis-lui qu'une femme de Locres, chère aux Muses et à elle aussi, enfanta d'autres (chants) pareils et que mon nom est Nossis. Va.*

NOSSIS.

Moi, l'Étrangère qui portais à Psappha le beau salut de Nossis, j'entrai, vers le soir, dans le verger où la Fleur des Grâces instruisait les lumineuses Amies...

Une Musicienne souriante m'accueillit. « Je suis, dit-elle, Euneïka de Salamis. Vois les compagnes et les disciples de Psappha. C'est l'heure où elle vient nous

rejoindre sous les branches frissonnantes des pommiers. »

Damophyla de Pamphylie, aux membres vigoureux et souples de chasseresse, enduisait de cire les tablettes où elle devait inscrire l'ode à l'Artémis. Télésippa joignait ses lèvres fébriles aux lèvres consentantes d'Anagora la Milésienne. Assise dans l'herbe, une enfant pleurait. Ses yeux brillaient de larmes à travers ses cheveux dénoués. Et, penchée vers elle, une vierge la consolait avec des paroles harmonieuses.

Celle-ci était belle de toute sa jeunesse triste. Sa chevelure au blond nuageux brillait vaguement ainsi que de l'or sous des cendres. Et ses yeux étaient pareils à la fleur d'hyacinthe. Son péplos, déroulant des plis larges, accompagnait la mélodie de son corps rythmique. Des crocus se fanaient entre ses doigts. Un ample voile gris et bleu l'enveloppait d'un crépuscule tiède. Et son réseau d'argent assombri, très ingénieusement travaillé, était constellé d'améthystes que le soleil rougissait de flammes de pourpre.

Elle s'affligeait à la chute du soir venu, comme ceux qui marchent déjà dans l'ombre de la mort. L'agonie de la clarté l'étreignait d'une obscure mélancolie.

Je m'approchai d'elle et de l'enfant sanglotante, que sa compagne aux cheveux d'or et de cendres nommait Myrô. Je compris que la puérile pleureuse se lamentait sur la mort de la cigale et de la sauterelle qui furent son

double jouet. Et, levant son voile crépusculaire, l'Amie qui compatissait à sa peine dit lentement :

« Tu es jaloux, Hadès... »

Je ne sais comment ni pourquoi je sentis qu'elle allait mourir dans la fleur indécise de sa jeunesse inviolée. Je compris qu'elle emporterait avec elle le brûlant regret des beaux chœurs de Mytilène, des violettes tissées par Psappha, des nuits allumant les ferventes Pléiades, de la mer illuminée d'écume, de la brise à travers les branches, et de toute la beauté et de tout l'amour... Je compris surtout qu'elle serait suivie jusque dans le lit d'azur nuptial de Perséphona par la hantise de ses chants inachevés... Et, l'âme étreinte d'une grande angoisse et d'une pitié immense, je murmurai à Euneïka :

« Quelle est donc cette vierge prédestinée ? »

Et Euneïka la nomma de son nom immortel : Éranna de Télos...

Mais un silence joignit plus étroitement l'assemblée murmurante des Amies, un silence d'adoration et presque de prière... Car Psappha venait vers elles... Un bandeau de violettes ceignait son front, et ses tresses dénouées ondoyaient ainsi que des vagues nocturnes. De petite taille, elle se tenait debout avec une indicible majesté. Ses yeux étaient mystérieux comme les yeux bleus de la Nuit. Elle paraissait une flamme vivante. Elle était solennelle et terrible en sa grâce, comme l'Aphrodita dont

elle fut la prêtresse. Éranna de Télos seule osa s'avancer vers elle et lui prendre la main. L'écarlate du couchant attisait le péplos violet de la Disciple devenue l'Égale. Et Psappha la contempla avec toute l'intensité de sa tendresse mélancolique :

« Je crois qu'une vierge aussi sage que toi ne verra dans aucun temps la lumière du soleil. »

Mélodieusement lente, elle se tourna vers moi. Et je parlai ainsi à l'Immortelle :

« Je suis celle que Nossis à la voix de femme envoya vers toi en me disant :

« *Étrangère, si tu navigues vers Mytilène aux beaux chœurs pour y cueillir la fleur des grâces de Sappho, dis-lui qu'une femme de Locres, chère aux Muses et à elle aussi, enfanta d'autres (chants) pareils et que mon nom est Nossis. Va.* »

Et Psappha me répondit, les yeux rivés sur les yeux d'Éranna :

« Quelqu'un, je crois, se souviendra dans l'avenir de nous. »

KALLÔ

Kallô ayant dessiné une image sur cette planche, l'a offerte à la demeure de la blonde Aphrodita, que cette image représente. Combien elle est doucement figurée! Vois comme y fleurit la grâce! Réjouis-toi : car elle n'a aucun reproche dans sa vie.

NOSSIS.

Kallô fut une vierge qui, malgré sa grâce, méprisa les larmes mensongères et les rires perfides de l'amour. Toujours esseulée, elle s'attardait le soir, sous les oliviers glauques, sans qu'on la vît jamais inclinée au bras d'une amie ou d'un amant. Nossis à la voix de femme loua la délicatesse de ses douces paupières, lourdes de langueur

et de mélancolie, et qui tombaient, comme un voile de pourpre, sur le mystère des prunelles. Elle ne cherchait point la Beauté Éphémère des fleurs et des musiques. Car seule l'Éternelle Beauté des statues lui fut précieuse.

Lorsque, devant elle, on parlait de la splendeur vivante d'un corps ou d'un visage, lorsque l'on comparait une vierge aux Nymphes et aux Naïades, elle répondait : « Cette femme est belle comme une statue. »

Elle aimait l'ombre des temples à travers laquelle s'irise la lueur des Marbres, semblable à la lueur des perles dans le crépuscule de la mer.

Lorsqu'elle eut assez de vigueur adolescente pour modeler l'argile et prendre en main le ciseau, elle s'assit victorieusement aux côtés des plus glorieux sculpteurs. Elle était demeurée si longuement parmi les Images Olympiennes, qu'elle portait au front le reflet de leur sérénité méprisante. Kallô fit éclore de la pierre le calme front de l'inviolable Sagesse, Pallas Athéné, la pâleur de Sélanna, et la majesté d'Héra solennelle. Les vierges très délicates et les femmes gracieuses vinrent se dévoiler devant celle qui avait vu les Déesses. La plus belle courtisane de l'Hellas, Polyarchis* à la chevelure désirable, franchit un jour le seuil de sa maison, où nulle main fervente n'avait suspendu les couronnes amoureuses.

---

* *Aux nombreux commandements.*

Ayant acquis, par la beauté lumineuse de son corps, de grandes richesses, Polyarchis voulait offrir à l'Aphrodite qui l'avait favorisée, de grandes richesses.

Kallô pâlit. Ellle allait tenter l'effort unique, dans lequel se concentrent toute la fièvre et tout le désir d'une existence humaine. Elle comprit que ce labeur demandait la force entière d'une jeunesse. La gloire de cette Statue achevée ne laisserait plus après elle que l'oubli dans la Mort.

Il lui faudrait éterniser le songe fuyant de la Beauté entrevue, de la Beauté perfide et cruelle. Elle contempla les lèvres sinueuses et le périlleux regard de la courtisane. Cette femme incarnait les ruses de l'incertaine Déesse. Son corps, d'une souplesse énigmatique, semblait se dérober éternellement à l'étreinte sincère. Son sourire était à la fois une promesse et un mensonge.

Polyarchis interpréta le silence de l'Artiste. D'un geste solennel, elle surgit, nue, de ses blancs voiles dépouillés, nue et pareille à la Déesse surgissant de l'écume.

Kallô modela la Forme Divine d'après le beau corps mortel de sa Prêtresse. Mais elle sentait que la Statue absorbait peu à peu sa vie fébrile et que l'OEuvre était faite du sang de ses veines...

Et un jour l'Image d'Aphrodite à la chevelure d'or fut achevée. L'ivoire des membres luisait pâlement et les métalliques reflets des pesants cheveux étincelaient dans

l'ombre. Les béryls des prunelles chatoyaient ainsi que des vagues immobiles. La Femme Divine s'offrait et s'éloignait à la fois, en une attitude de fuite et de langueur. Les bras s'abandonnaient, lassés d'étreintes. Les lèvres étaient amères de baisers et brûlées par le sel des larmes bues. Et la chair de marbre, la chair froide et frémissante appelait impérieusement tous les désirs épars dans l'Univers.

Kallô, devant l'Œuvre accomplie, ne ressentit point la tristesse du songe incarné, c'est-à-dire amoindri et rabaissé de l'Infini à la Matière. Elle n'éprouva que le calme d'une voyageuse devant le seuil de sa maison... Son Destin était consommé. L'existence devenait vaine, puisque le But Unique était atteint.

Elle versa dans une coupe, ciselée par ses mains laborieuses, un poison oriental, et loua les Déesses de cette belle et heureuse mort accordée ainsi qu'une suprême faveur. Puis, ayant bu, elle expira.

Salut et adieu! car elle n'eut aucun reproche dans sa vie.

TABLE

TABLE

LES KITHARÈDES

Les Kitharèdes 1

Korinna 5
Myrtis 29
Télésilla 35
Éranna 45
Damophyla de Pamphylie 75
Télésippa 79
Nossis 83
Praxilla 111
Anyta 121

Anyté de Tégée. 127
Anyta de Mytilène. 137
Moïrô 157

APPENDICE

Charixéna. 167
Kléobulina 171

VARIATIONS SUR UN THÈME

Les beaux Chœurs. 179
Kallô. 183

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Achevé d'imprimer

le trente et un mai mil neuf cent quatre

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

4. — 4078.

337 1 1079

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

11 AVR. 1994

29 MARS 1994

CB

a39003 001394435b

CE PA 3621
.V58 1904
COO VIVIEN, RENE LES KITHARED
ACC# 1182542